

Université de Montréal

***Ce ne sont que des corps ; suivi de  
L'idéal de l'androgynie dans Le réservoir des sens  
de Nelly Kaplan***

par

Geneviève Sabourin

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en Littératures de langue française

option recherche-crédation

Août, 2014

© Geneviève Sabourin, 2014



## RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation explore l'hybridation identitaire et le désir d'échapper aux attentes normatives.

Dans le récit *Ce ne sont que des corps*, deux étrangers attendent le train en se racontant, en alternance, les événements qui ont marqué les derniers mois de leur vie. Emmanuel, âgé de vingt-cinq ans, s'éprend de Michelle, une femme de tête quinquagenaire rencontrée dans un bar. Cette femme rêve de réaliser certains fantasmes et Emmanuel accepte de se plier au jeu jusqu'à ce que les choses s'enveniment. Quant à Alex, jeune femme dans la vingtaine, elle quitte son village natal pour étudier à Montréal et succombe au charme de Gabriel, un aspirant musicien pour qui elle est prête à tout abandonner. Chacun des personnages de ce roman brouille les identités sexuées et sexuelles.

Pour ce qui est de l'essai, il explore la manière dont Nelly Kaplan manipule le sexe et le *gender* de ses protagonistes pour postuler une « poétique de l'androgynie » dans certaines nouvelles du recueil *Le réservoir des sens*. L'essai mobilise les ressources des études consacrées à l'ironie, à la poétique surréaliste, au *gender* ainsi qu'à l'intertextualité pour mettre en évidence la façon dont l'auteure brouille les identités sexuées et sexuelles.

**Mots-clés** : création littéraire, Nelly Kaplan, identité, surréalisme, ironie, *gender studies*, intertextualité, épigraphes.

## ABSTRACT

This M.A. thesis combining research and creative writing explores the concepts of hybrid identity and the desire to escape standard expectations.

In the novel *Ce ne sont que des corps*, two strangers are alternately sharing significant events of the past few months, while waiting for the train. Emmanuel, twenty-five, fall in love for Michelle, a strong-minded woman in her fifties, which he met in a bar. Michelle wants to fulfill some of her fantasies and Emmanuel decides to play along with the game until it turns sour. As for Alex, a young twenty something woman who left her village to study in Montreal, she falls in love with Gabriel, an aspiring musician for whom she is ready to give everything up. Each of the characters in this novel blurs sexual identities and gender.

Furthermore, the essay explores the way Nelly Kaplan manipulates the sexuality and gender of her protagonists to suggest an “androgynous poetry” in some of the compendium’s *Le reservoir des sens* short stories. The essay bring forth knowledge from studies on irony, surrealist poetic, gender as well as intertextuality to underline how the author blurs sexual identity and gender.

**Keywords** : creative writing, Nelly Kaplan, identity, surrealism, irony, gender studies, intertextuality, epigraphs.

## TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Remerciements.....	iv
<b>Création :</b>	
<i>Ce ne sont que des corps</i> .....	1
Prologue.....	2
Chapitre 1 Michelle.....	6
Chapitre 2 Gabriel.....	15
Chapitre 3 Les chaussures.....	24
Chapitre 4 Indigence, sexe et futilités.....	35
Chapitre 5 La divine marquise.....	45
Chapitre 6 La punition.....	56
Conclusion.....	64
<b>Essai :</b>	
<i>L'idéal de l'androgynie dans Le réservoir des sens de Nelly Kaplan</i> .....	65
Introduction : Lettre à Nelly Kaplan.....	66
Le rire de Nelly Kaplan.....	69
Jeux intertextuels.....	90
Conclusion.....	97
Bibliographie.....	100

## REMERCIEMENTS

Comme tout le monde, je voudrais exprimer ma reconnaissance aux personnes grâce auxquelles j'ai été en mesure de réaliser ce mémoire.

Dès le premier cours d'Andrea Oberhuber auquel j'ai assisté, j'ai su que je voulais qu'elle dirige mon mémoire. Au moment de m'inscrire à la maîtrise, j'ai pris rendez-vous avec elle et je lui ai demandé, intimidée, si elle acceptait de diriger mon projet. Je n'ai jamais regretté ma décision. Elle m'a guidé à travers les dédales que représentait pour moi le labyrinthe de la maîtrise, elle m'a fait découvrir une artiste incroyable, elle m'a encouragé et elle m'a accompagné jusqu'à la fin. Pour tout cela, je la remercie chaleureusement.

Du fond du cœur, je remercie ma famille. Sans sa présence et son soutien moral et financier, je ne serais jamais arrivée où je suis rendue. D'ailleurs, un très grand merci à mon cousin Alexis qui m'a fait rire dans les moments les plus angoissants de ce projet.

Je salue également mon conjoint parce qu'il s'est plié aux expériences qui m'ont inspiré ce roman. Je plaisante. Je le remercie pour la patience dont il a fait preuve pendant ces deux années, mais aussi parce qu'il était toujours partant pour voyager et que ça me faisait un bien fou de me changer les idées à l'occasion.

Finalement, je tiens à remercier Amélie Hamel et Joëlle Cyr qui m'ont aidé avec les aspects de ce mémoire qui m'ont posé problème.

*Ce ne sont que des corps*

## PROLOGUE

Imaginons que l'histoire se déroule sur le quai d'une gare. Elle pourrait avoir lieu n'importe où. Il suffit d'un huis clos et de deux personnages, un homme et une femme. Quoique, le sexe des personnages est plus ou moins important. Après tout, qu'est-ce qu'un homme et une femme ? Ce ne sont que des corps. Il suffit que deux individus se rencontrent et qu'ils se racontent à tour de rôle ; peu importe que ce soit « il » qui commence et qu'« elle » prenne le relais, ou l'inverse. Il suffit qu'ils se parlent, chacun à son tour. Les deux protagonistes sont assis sur un banc. Elle – on imagine que c'est une femme –, y était en premier. Ça se passe en avril ou en mai, c'est l'après-midi, le ciel est bleu, le soleil brille et les feuilles commencent à faire leur apparition dans les arbres. D'ailleurs, il y en a beaucoup derrière la clôture qui longe le chemin de fer. La jeune femme est vêtue d'une robe d'été fleurie, et ce, même si le temps est encore frisquet. Ses chaussures, sa robe et son grand sac de cuir, posé près d'elle sur le banc, donnent l'impression qu'elle est issue d'une autre époque. C'est que l'intrigue se déroule dans les années 2010, décennie où les gens apprécient particulièrement les vêtements et les accessoires qui leur confèrent cet aspect anachronique. La jeune femme tient un iPhone qu'elle triture à la recherche de la chanson qu'elle a envie d'écouter. De minuscules écouteurs blancs enfoncés dans ses oreilles font retentir la mélodie et les paroles de la chanson « Michelle », et la jeune femme se laisse bercer par la voix de Paul McCartney, les yeux tantôt doucement fermés, tantôt mi-ouverts. C'est ainsi qu'elle aperçoit un homme à sa droite. Imaginons que c'est un jeune homme, qu'il est adossé à la clôture (mentionnée plus haut) et qu'il regarde le chemin de fer à travers ses lunettes noires. Elle se permet de l'observer, de biais, un peu en cachette. Il

tourne la tête vers elle, car elle fredonne les paroles qu'il a déjà entendues maintes fois : « Michelle, ma belle, sont des mots qui vont très bien ensemble, très bien ensemble ».

Comme l'attente du train lui semble s'éterniser, il s'approche du banc et demande :

— Est-ce que je peux m'asseoir ?

Elle voit ses lèvres remuer, mais la musique qu'elle écoute enterre ses paroles. La jeune femme retire ses écouteurs et le jeune homme répète :

— Est-ce que je peux m'asseoir ?

— Oui, oui, s'empresse-t-elle de répondre avant de soulever son sac de cuir et de le poser par terre, près d'elle.

— Merci, dit-il en s'asseyant à une distance raisonnable. On dirait que le train n'arrivera pas tout de suite... On risque d'attendre longtemps.

— Deux heures, fait-elle.

Ils entendent la voix de Paul McCartney s'échapper des écouteurs qu'elle tient entre ses doigts.

Une expression de douleur traverse le visage du jeune homme, mais il dissimule rapidement ses émotions sous un sourire. La jeune femme s'en aperçoit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande-t-elle.

— C'est la chanson : « Michelle, ma belle, sont des mots qui vont très bien ensemble, très bien ensemble ».

Tandis qu'il fredonne, des images défilent devant ses yeux. Elles représentent une femme nommée Michelle et une série de fantasmes plus insolites les uns que les autres. Des extravagances auxquelles il s'était plié docilement, en redemandant même. Tout d'un coup, une sensation d'infériorité le gagne et il revoit brièvement des araignées courir sur les draps blancs d'un lit. Il chasse cette vision inquiétante en se tournant vers la jeune femme aux traits détendus.

— Pardonne-moi. Je m'appelle Emmanuel, et toi ?

— Alex.

Il prend le temps de l'observer un peu plus longuement. Sa posture est étrange. Elle semble hésiter entre adopter le langage corporel d'un garçon ou d'une adolescente désinvolte, et se tenir comme une femme soucieuse de respecter la tyrannie imposée par la féminité. Elle porte un doigt à l'ongle très court à ses lèvres et commence à le mordiller. Alex prend conscience qu'il la regarde, elle éloigne sa main de sa bouche, crache un petit bout d'ongle et s'empresse de se justifier :

— J'ai arrêté de fumer il y a quelques mois. Depuis, je me ronge les ongles : c'est meilleur pour la santé.

Emmanuel sourit. De son corps et de ses traits de visage se dégage quelque chose d'androgyné, une impression d'effémination. Alex est soudainement envahie par un préjugé : son vis-à-vis est gay. Elle se dit que c'est dommage parce qu'elle doit passer deux heures sur un banc, au soleil, près d'un garçon relativement séduisant, et que ni aujourd'hui, ni jamais, ils n'auront l'occasion de se livrer au jeu de la séduction.

— Moi je viens de commencer à fumer, dit Emmanuel en sortant un paquet de cigarettes.

Il en prend une, hésite et présente le paquet à la jeune femme.

— Tant pis pour les bonnes résolutions, répond-elle en prenant une cigarette.

Emmanuel rit en rangeant le paquet dans la poche de son veston de cuir. Il sort un briquet, allume la cigarette d'Alex, puis la sienne. Alex ferme les yeux tandis que la nicotine descend lentement sa gorge pour remplir ses poumons. Le goût n'est pas terrible, mais l'effet est plaisant, comme autrefois...

— Pourvu que tu ne reprennes pas l'habitude de fumer, se moque Emmanuel. C'est une habitude

dégoûtante, après tout.

— Infecte, ajoute Alex en exhalant un nuage de fumée.

Un ange passe. La jeune femme cherche à colmater le silence :

— Pourquoi les Beatles te font-ils autant d'effet ?

Emmanuel s'assombrit. Il marque une pause, jette sa cigarette sur le quai et l'écrase avant d'avouer :

— J'ai vécu une aventure incroyable et totalement honteuse avec une femme qui s'appelait Michelle.

Alex réfléchit un instant puis propose :

— On a deux heures à tuer. Tu pourrais me raconter ton histoire humiliante et en retour, je te raconterai la mienne.

Le regard d'Emmanuel se pose sur les rails tandis que, petit à petit, ses souvenirs refont surface...

## CHAPITRE 1

### **Michelle**

*Michelle, ma belle / These are words that go together well*

THE BEATLES, « Michelle »

J'étais ce qu'on pouvait appeler un être médiocre et parce que je me sentais écrasé par le poids de cette médiocrité, j'avais l'impression de me dissocier de la masse. J'avais vingt-cinq ans, l'âge où l'on sait tout à l'exception du fait que l'on ne connaît rien. Je voulais à tout prix m'éloigner des intellectuels qui m'importunaient avec leur bavardage et je souhaitais éviter les gens qui ne l'étaient pas parce qu'ils m'ennuyaient. L'éducation m'était montée à la tête comme cela arrive à tous ceux qui ont trop lu. Je m'enlisais dans une grande solitude, partagé entre le désir de me retrouver parmi mes semblables et celui de me confiner dans mon narcissisme. Depuis la fin de mes études, enseigner le français dans une école secondaire me permettait de gagner assez pour me payer un loyer plus que modeste, pour calmer ma soif d'alcool et pour nourrir mon chat. Par solidarité envers moi, mon chat mangeait autant que je buvais : la taille colossale que son appétit lui avait fait atteindre lui avait valu le nom de Balzac. C'était un matou tigré comme il y en a partout, une bête aussi médiocre que je l'étais. C'est pour cette raison qu'en le trouvant étendu de tout son long, sur mon balcon, un soir où je rentrais en titubant du bar le plus près, je lui avais permis d'emménager avec moi. La cohabitation se passait bien ; Balzac se tenait tranquille et il n'était ni trop pédant, ni trop rustre. Il s'allongeait souvent sur mes genoux quand je corrigeais des copies d'élèves ou quand je passais des heures à enfoncer

les touches du clavier de mon ordinateur dans l'espoir que cette occupation aboutisse au roman qui prouverait au monde ce dont j'étais capable comme écrivain en herbe. À l'exception de Balzac, je n'avais plus d'amis et je n'entretenais que peu de contacts avec les membres de ma famille. Il m'arrivait d'avoir des aventures avec des femmes, mais elles s'achevaient avant même d'être commencées. Je désespérais d'en rencontrer une avec laquelle je pourrais échanger autre chose que du liquide séminal. Ce qui, finalement, arriva à un moment où je ne m'y attendais pas.

Je fis sa connaissance un soir de juin, au moment où je commençais à ressentir l'effet de la dizaine de bières bon marché que je m'étais envoyées derrière la cravate. Assis au comptoir d'un bar, je percevais la vie à travers un écran qui la déformait comme le font les miroirs des fêtes foraines. Les employés n'en finissaient plus de tamiser l'éclairage et d'augmenter le volume de la musique. Si bien que je ne voyais que des ombres se déplacer dans une lueur rougeâtre et que les sons autour de moi se confondaient. Elle s'était assise à ma droite, sur un tabouret, et m'observait, sa grande bouche étirée en un sourire qui exprimait de l'assurance.

— Qu'est-ce que vous buvez ? me demanda-t-elle.

Elle portait un verre de whisky à ses lèvres. Je fis un effort pour la détailler dans l'obscurité. En plissant les yeux, j'arrivais à la discerner, mais ma vision était terriblement affectée, comme s'il y avait un voile entre nous. Je percevais néanmoins son corps élancé, drapé d'une robe noire. En guise de réponse, je me contentai de lever ma bière, la moins chère qu'offrait l'établissement, et d'en boire la moitié. Mon indifférence ne semblait pas la dissuader d'entreprendre la conversation avec moi puisqu'elle interpellait déjà le barman :

— Une bière pour monsieur et un Lagavulin âgé de seize ans pour moi. Ce bar a un excellent

choix de whiskys !

Si elle m'avait semblé plus âgée que je ne l'étais, le sac à main coûteux qu'elle avait déposé sur le comptoir pour payer nos consommations venait de confirmer mes soupçons. Puis, elle se retourna et envoya la main à un groupe d'hommes. Ils étaient tous cravatés et considérablement plus vieux que moi.

— Vous êtes seul ? m'interrogea-t-elle.

— Oui, et vous ?

— Je suis avec eux, mais ils m'ennuient, répondit-elle en pointant le groupe d'hommes assis à une table assez loin du bar.

— Pourquoi ?

— Regardez-les.

Elle envoyait à nouveau la main au groupe bruyant avec lequel elle était arrivée. Les types qui le composaient me faisaient penser à une bande de primates grisonnants déguisés en hommes d'affaires. Ils me jetaient de temps à autre des regards teintés de convoitise. Je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

— Ne les trouvez-vous pas ennuyeux avec leur gros ventre et leur crâne dégarni ? me demanda-t-elle.

— Je ne les vois pas bien. Il fait trop sombre et ma vision n'est pas très nette...

— Ils ont de l'argent à ne plus savoir quoi en faire. Mais si vous entendiez les horreurs qu'ils disent sur les femmes, alors qu'ils ne sont plus qu'une bande de vieux morses qui ont de la difficulté à repérer leurs organes génitaux sous les plis de leur gros ventre, vous comprendriez pourquoi j'ai eu envie de venir m'asseoir avec vous.

Découvrant que son discours commençait à frôler la misandrie, elle prit une longue gorgée de

whisky.

— Je m'appelle Michelle.

— Et moi, Emmanuel.

— Est-ce que je peux te tutoyer, Emmanuel ?

— Bien sûr.

Son visage était près du mien. Elle avait de beaux yeux verts et le whisky qu'elle avait bu parfumait ses lèvres d'une odeur légèrement sucrée s'apparentant au caramel. Elle humecta délicatement leur surface en y passant sa langue. Sa main gauche entreprit d'escalader la mienne. Je commençais à avoir terriblement envie de l'embrasser. Je nous imaginai seuls et je me voyais lui arracher sa robe pour découvrir entièrement le corps svelte et magnifique qu'elle dissimulait à peine.

— Est-ce que tu fumes ? me demanda-t-elle.

— Non.

— Nous devrions sortir. Tu pourrais commencer.

— Pourquoi pas.

Cette femme exerçait une étrange attraction sur moi. Elle semblait à la fois délicate et lucide, jolie et pleine d'aplomb. Je trouvais irrésistible sa manière de me parler, de me draguer si ouvertement, mais avec une délicatesse qui semblait caractériser tout son être. Le groupe avec lequel elle était nous suivait des yeux tandis que nous sortions du bar. Certains ricanaient. J'ignorais pourquoi. Une fois dehors, sous la lumière d'un réverbère, le voile qui me couvrait les yeux tomba. Debout, elle me dépassait de plusieurs centimètres et elle avait l'air beaucoup plus âgée qu'à l'intérieur. Son assurance, sa grandeur et son âge, que j'estimais dans la quarantaine, lui conféraient quelque chose de repoussant et de séduisant à la fois. Je ne savais

plus si je souhaitais continuer à discuter avec elle ou me trouver une excuse pour m'éloigner discrètement quand elle prit un joli étui à cigarettes dans son sac à main, l'ouvrit et me le tendit. Plus par politesse que par envie, je pris un de ses petits bâtons cancérigènes qu'elle s'empressa d'allumer.

— C'est mon anniversaire aujourd'hui, fit-elle. Je célèbre un demi-siècle d'existence.

J'allais lui souhaiter « joyeux anniversaire » quand un homme sortit du bar. Il prit Michelle par les épaules et l'entraîna un peu plus loin pour que leur conversation soit privée. De mon côté, je découvrais le goût exécrable du tabac. Je préférais néanmoins continuer de fumer plutôt que de jeter l'objet et de ne pas pouvoir m'occuper les mains tandis qu'ils discutaient. Michelle se débarrassa rapidement de l'indésirable et me rejoignit sous le réverbère.

— Qui est-ce ? lui demandai-je.

— Mon mari.

D'abord, je découvrais qu'elle était en âge d'être ma mère, puis, qu'elle avait un mari qui ne semblait pas apprécier qu'elle flirte ouvertement avec moi. Je me faisais la réflexion qu'il était temps pour moi d'aller rejoindre Balzac à notre appartement quand elle avoua :

— Il me fait un cadeau pour mon anniversaire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Toi.

J'étais surpris, mais je comprenais très bien où elle voulait en venir. Elle crut cependant nécessaire d'enchaîner :

— Je voudrais que tu me laisses te faire tout ce que je veux. Je vais te payer. Tu n'as pas besoin d'avoir peur, je ne te ferai rien que tu pourrais regretter.

Je pris quelques secondes pour réfléchir. En sortant ce soir-là, je ne m'attendais absolument pas

à recevoir une telle offre. Comme elle était jolie, séduisante et riche, que mon existence était monotone et que j'étais pratiquement sans le sou, j'acceptai sa proposition. Une femme ne m'avait encore jamais demandé si elle pouvait me payer pour que je la laisse me faire tout ce dont elle avait envie et j'imaginai des dizaines de possibilités plus invitantes les unes que les autres. Je pris donc son visage entre mes mains et je plaquai mes lèvres sur les siennes : elle goûtait le whisky et le tabac.

Nous rentrâmes en taxi. Michelle s'introduisit dans mon appartement la première et je scrutai son visage à la recherche de l'expression de dégoût que je voyais s'afficher chez toutes les femmes qui pénétraient chez moi. Elle restait impassible, comme si la peinture défraîchie et les planchers grinçants où s'amoncelaient les poils de chat ne l'impressionnaient pas. Balzac vint nous saluer en ronronnant. Michelle le souleva du sol sans se préoccuper de sa robe noire et lui dit, en lui caressant la tête :

— Tu es lourd toi.

Je m'empressai de me rendre dans la cuisine tandis que mon chat avait son attention : je préférais qu'elle ne voie pas la vaisselle sale qui s'était accumulée dans mon évier. Puis, je lui demandai si elle voulait boire quelque chose.

— Un verre de vin, répondit-elle.

— Je n'ai que de la bière.

C'était effectivement le seul aliment que j'avais dans mon réfrigérateur, quelques condiments mis à part : on adhère à l'image stéréotypée de l'écrivain alcoolique et dépressif ou on n'y adhère pas.

— Une bière alors, lança-t-elle, du couloir, en déposant Balzac par terre.

Je la rejoignis avec deux bières et je lui fis signe de passer au salon qui se trouvait à sa droite : c'était la pièce de mon appartement que je préférais et qui me semblait la plus présentable. En entrant, j'allumai une lampe de lecture. Michelle contemplait ma bibliothèque :

— Tu lis beaucoup et tu n'as pas de télévision : c'est terriblement cliché. Tu dois être un artiste. Tu es écrivain ?

— Non. J'enseigne.

— Oh ! s'exclama-t-elle en pointant un livre. *Le portrait de Dorian Gray* ! C'est mon roman préféré. J'aurais donné n'importe quoi pour avoir un tableau de moi qui aurait vieilli à ma place, un portrait qui aurait porté mes cicatrices.

Elle prit une gorgée de bière et s'alluma une cigarette avant de me tendre son étui. Je lui fis signe que je n'en voulais pas et j'allai lui chercher un cendrier.

— Je pense que c'est ce qui m'a attiré vers toi, continua Michelle. Tu me fais penser au personnage de Dorian : tu es jeune, tu possèdes les traits de l'innocence. Ton visage est pratiquement enfantin. Tu sembles avoir tout pour toi : l'intelligence, la culture, la beauté, et pourtant, la vie a commencé à te corrompre. Tu es si cliché que tu en es tragique, Emmanuel, et moi aussi.

J'aimais bien la vision poétique qu'elle se faisait de moi malgré ses envolées quelque peu pathétiques. Je me dirigeai vers ma collection de vinyles et je cherchai un disque approprié pour cette soirée hors du commun. Michelle s'approcha de moi et posa un doigt à l'ongle manucuré sur *Rubber Soul*, l'album des Beatles. Je sortais le vinyle de sa pochette quand elle commença à m'embrasser au creux du cou tout en glissant sa main gauche le long de ma cuisse. Mon sang affluait vers l'endroit où se dirigeaient ses doigts. Je déposais *Rubber Soul* sur la table tournante au moment où elle entreprit de défaire ma ceinture. La chanson « Drive my Car » envahit la

pièce. Michelle s'éloigna de moi et s'assit sur mon vieux divan. Elle prit une gorgée de bière avant de m'intimer :

— Déshabille-toi.

Je me rappelai qu'elle m'avait promis de me payer si j'acceptais de me soumettre à ses désirs. J'allais retirer mon t-shirt quand elle me fit signe d'arrêter.

— Plus lentement, dit-elle.

Un sourire aux lèvres, je bougeai aussi lentement que la musique me le permettait et je retirai mes vêtements l'un après l'autre.

— Je ne jouis jamais aussi vite. Ça doit être l'alcool. Je dois avoir trop bu. Je ne comprends pas.

Michelle m'embrassa sur le front. Je m'empressai de retirer, à l'aide d'un mouchoir de papier, ce qui pendait de façon ridicule au bout de mon sexe et je m'étendis sur le divan. Michelle s'assit près de moi et me rassura :

— Ne t'inquiète pas. C'était parfait.

Elle sortait son chéquier de son sac à main quand les premières notes de « Michelle » la firent sourire. Près de la lampe de lecture, je l'observais réellement pour la première fois : elle était magnifique. Elle avait vécu en se préoccupant de son apparence, et ce souci esthétique se manifestait sur son corps. Je me mis à fredonner :

— Michelle, ma belle, sont des mots qui vont très bien ensemble, très bien ensemble.

Michelle avait rempli un chèque et le déposait sur la table du salon.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandai-je tandis qu'elle se levait en défroissant sa robe.

— Je dois y aller.

— Est-ce qu'on va se revoir ?

— Si tu veux, répondit Michelle en riant. Il faudrait être folle pour refuser la compagnie d'un homme comme toi. Surtout à mon âge.

Elle sortit. Je restai allongé sur le divan et je continuai à fredonner :

— *I love you, I love you, I love you. That's all I want to say.*

Puis, curieux de savoir combien cette charmante soirée m'avait rapporté, je jetai un coup d'œil au chèque qu'elle m'avait laissé. Michelle m'avait payé 500 \$ pour lui faire l'amour. Dans un coin du salon, Balzac s'énervait. Il avait attrapé une proie sous sa patte dégriffée. Cruel, comme tous les chats, Balzac leva la patte pour laisser croire à sa collation qu'elle avait une chance de s'en sortir. Une araignée cherchait désespérément à échapper au prédateur domestiqué, mais celui-ci n'en fit qu'une bouchée.

## CHAPITRE 2

### **Gabriel**

*La narration live de la drague, de l'alcool, de la drogue et de la sexualité vue du strict point de vue masculin formait selon eux la pointe extrême de la quête littéraire là où elle est arrivée.*

MONIQUE LARUE, *La gloire de Cassiodore*

D'aussi loin que je me souviens, je détestai toutes formes d'inégalité et de discrimination. Jeune, je refusais de m'asseoir à une table autour de laquelle il n'y avait que des enfants. Je ne comprenais pas pourquoi les adultes ressentaient le besoin de nous mettre à l'écart. Outre mon obstination à ne pas vouloir être ostracisée sous prétexte que j'étais mineure, j'exécrais me voir traitée différemment parce que j'étais une fille. Dans les fêtes de famille, dès que je percevais le moindre clivage entre les hommes et les femmes, j'avais tendance à rechercher la présence des hommes. À force de les écouter converser, je m'aperçus rapidement que je ne voulais pas des caractéristiques que les adultes attribuaient au sexe féminin. Je n'aimais pas les particularités qui lui étaient associées comme si toutes les femmes du monde ne formaient qu'une seule personne. Longtemps, je fus affligée d'être née femme. Je sentais que mon sexe allait m'empêcher de devenir l'individu que je désirais être. Je rêvais d'aventure et l'on ne cessait de me répéter que je devais éviter de sortir la nuit ou de voyager sans la protection d'une personne munie d'un phallus : cette arme précieuse m'avait été refusée à la naissance... Je maudissais la nature de m'avoir reléguée au rang de créature faible et insignifiante. Je détestais mes semblables et je me félicitais de ne pas leur ressembler. Le plus beau compliment

qu'on pût me faire était de me dire que j'étais différente des autres femmes : que je ressemblais davantage aux hommes. J'avais quelques amies, mais je préférais la compagnie des garçons. Je rejetais les filles qui m'apparaissaient trop féminines en les ridiculisant. Heureusement, à l'adolescence, je découvris que l'histoire regorgeait de femmes comme George Sand, Virginia Woolf et Colette, pour qui je ressentis énormément d'admiration et qui devinrent des modèles à suivre. Elles me permirent de comprendre que mon comportement n'aidait en rien la cause qui me préoccupait et que la propension des femmes à se diviser entre elles était en partie responsable de leur éviction des sphères de pouvoir et d'influence.

À dix-neuf ans, je voulais étudier la psychologie. J'ai donc quitté Sainte-Simone, mon village natal, pour venir m'installer à Montréal. Mes parents, d'origine modeste, avaient économisé toute leur vie pour que je puisse avoir un compte en banque bien garni au moment où j'allais commencer des études. Leurs épargnes devaient me permettre de louer un appartement et de payer mes frais de scolarité pendant au moins trois ans. Bien entendu, le reste allait devoir être payé à l'aide d'un emploi à temps partiel. Mes parents avaient fait de leur mieux pour m'offrir une bonne éducation et je leur en étais extrêmement reconnaissante. J'arrivai à Montréal au mois de juin, puisque je voulais savourer l'été dans la métropole avant de commencer l'université. Mon seul bagage était un gros sac de voyage : je désirais profiter de l'abondance des boutiques montréalaises pour me procurer de nouveaux vêtements. Ce n'était pas la première fois que je visitais Montréal, mais c'était la première fois que je m'y installais pour de bon et j'en tombai amoureuse. J'aimais son odeur d'essence et de friture. Je fus séduite par sa musique, ses cris, ses rires, ses coups de klaxon et ses aboiements ; je m'étais éprise de son Mont-Royal et de ses habitants bien habillés et prétentieux ; je chérissais ses théâtres, ses

musées, ses foules, ses cafés... J'avais loué un petit trois et demi très décent au sein du quartier Villeray et une femme à qui j'achetais des légumes, au marché Jean-Talon, m'offrit rapidement un emploi que j'acceptai. La plupart de mes collègues de travail étaient des étudiants qui occupaient ce type d'emploi parce qu'un travail déclaré leur aurait fait perdre leurs bourses d'études. Je me liai d'amitié avec Sophie, une végétarienne, étudiante en sciences sociales, qui désirait devenir intervenante et qui n'avait pas la langue dans sa poche. Dotée d'une beauté naturelle, elle ne se maquillait jamais, portait des vêtements usés, avait un tatouage d'araignée sur l'omoplate et travaillait uniquement pour se payer des voyages à travers le monde. De chez moi, me rendre au centre-ville ne prenait que quelques minutes en métro ou en BIXI, alors j'y écoulais tout mon temps. Sophie m'accompagnait parfois et nous passions des heures à discuter autour d'un pichet de bière ou à déambuler à travers les rues.

Un soir, en juillet, nous entrâmes dans un petit bar spectacle de la rue Saint-Denis. L'intérieur était minuscule, mais l'ambiance et la décoration nous plaisaient. Nous étions pratiquement les seules clientes de l'établissement. Dans un coin de la pièce, assis sur un banc, un individu aux longs cheveux châtain était penché sur sa guitare acoustique. Je reçus une secousse électrique en posant les yeux sur lui. Il avait des tatouages sur les bras et un *piercing* dans la lèvre inférieure. J'avais eu quelques relations amoureuses à Sainte-Simone, mais aucun des garçons qui m'avaient attirée n'avait encore provoqué en moi une telle électrisation. La façon dont le guitariste bougeait, la manière qu'il avait de respirer entre les phrases musicales, tout en lui semblait exercer sur moi un envoûtement érotique. Je ne pouvais pas m'empêcher de le regarder. Sophie s'en aperçut :

— On dirait que tu vas te mettre à baver, se moqua-t-elle.

Le musicien releva la tête et secoua sa longue chevelure châtain. Sophie et moi étions assises sur une banquette, au fond du bar, d'où je pouvais le contempler à ma guise. Il replaça une mèche rebelle derrière son oreille et approcha sa bouche du microphone avant d'emprunter les paroles de Dylan :

— *How many roads must a man walk down before you call him a man? How many seas must a white dove sail before she sleeps in the sand?*

— Qu'est-ce que je vous sers ?

Une barmaid au teint légèrement basané, aux lèvres pulpeuses et aux longs cheveux bruns nous observait en souriant. Elle tenait un cabaret vide en équilibre sur une main. Sophie s'empressa de commander un pichet de bière. En voyant que je ne cessais de fixer le guitariste, la barmaid eut la gentillesse de me renseigner sur lui :

— Il s'appelle Gabriel, dit-elle sur un ton coquin. Il veut se faire connaître comme musicien alors il vient jouer ici une fois par semaine pour presque rien. Je crois qu'il est célibataire.

Elle me fit un clin d'œil complice en s'éloignant de notre table pour aller chercher notre pichet de bière. Ça n'avait aucune importance que Gabriel soit marié et peut-être père de trois enfants ou qu'il soit célibataire : j'avais terriblement envie de lui. Sophie commença à me parler du voyage en Asie qu'elle désirait faire en août. Elle voulait découvrir le Vietnam et le Cambodge et aurait aimé que je l'accompagne. Si j'étais tentée par l'idée, les années m'avaient appris que j'étais bien plus une intellectuelle qu'une aventurière. Je me voyais mal accompagner Sophie dans des auberges de jeunesse d'une propreté douteuse et dans des petits restaurants insalubres où on ne savait jamais si on ne serait pas malade le lendemain. Je préférais largement attendre d'avoir les moyens de me payer des hôtels douillets et de la nourriture gastronomique pour voyager. Je m'appliquai à l'expliquer à Sophie quand je m'aperçus qu'elle m'observait avec

dégoût. Elle était déçue de moi : à ses yeux, je manquais de courage et j'étais prétentieuse. Je n'aimais pas ce que je lisais dans son regard. Agacée, je cessai de me justifier et fixa mon attention sur le charmant Gabriel qui venait de commencer à interpréter une chanson des Doors : — *People are strange when you're a stranger. Faces look ugly when you're alone. Women seem wicked when you're unwanted. Streets are uneven when you're down.*

Son visage n'était pas fraîchement rasé, son corps était mince, presque maigre, et je n'arrivais pas à discerner clairement ce que représentaient les tatouages qu'il avait sur les avant-bras. Le couple qui avait partagé le bar avec nous était parti et la barmaid qui n'en pouvait plus de faire semblant de s'occuper vint nous voir avec une bouteille de téquila et une pile de verres minuscules :

— Ça vous dit des *shooters* ? Je vous les offre !

Elle s'assit en face de Sophie, sans attendre notre réponse, et remplit quatre verres. Gabriel, qui en avait apparemment assez de jouer devant une assistance de trois personnes, déposa sa guitare contre le mur de fausses briques et vint s'asseoir à côté d'elle. Il était face à moi. J'essayais, du mieux que je le pouvais, d'avoir l'air décontractée.

— J'adore ton répertoire, dit Sophie qui, contrairement à moi, faisait preuve d'une réelle désinvolture. Je m'appelle Sophie et voici Alex.

Tandis qu'elle lui parlait, ses yeux, à lui, étaient rivés sur moi, à mon plus grand enchantement.

— Et moi Gabriel, dit-il en nous serrant la main à tour de rôle. C'est rarement aussi désert ici, même le mardi.

— Ça doit être la pluie, lança la barmaid.

Il était le seul homme dans la pièce, entouré de trois jolies femmes. Une idée me passa soudainement par la tête : je devais, à tout prix, l'impressionner, attirer son attention et faire en

sorte qu'il passe la nuit chez moi. La poitrine de la barmaid était beaucoup plus généreuse que la mienne et mise en valeur par un décolleté plongeant. Quant à Sophie, la nature l'avait dotée d'une beauté naturelle et de longs cheveux blonds. Il m'était donc difficile de rivaliser avec elles pour l'aspect physique. Il n'y avait plus que mon intelligence pour me racheter. La maîtrise de la parole allait pouvoir me sauver. Je devais converser avec lui et lui faire découvrir que j'étais la plus intéressante. Je mourais d'envie de passer la nuit avec lui.

— Jim Morrison était fasciné par le fonctionnement du cerveau humain, dis-je à brûle-pourpoint. Est-ce que tu savais qu'il s'était inspiré d'une citation du poète William Blake pour trouver le nom de son groupe ? « Si les portes de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est, infinie. » Jim et moi, nous avons cette passion en commun : je commence un baccalauréat en psychologie en septembre.

— Je ne connais pas William Blake, fit-il.

Il m'observait en souriant. La barmaid distribua à nouveau les *shooters* et nous les bûmes tous d'une traite. Je remarquai que Gabriel avait pris son verre avec sa main gauche.

— Tu es gaucher, constatai-je. J'ai lu que les gauchers utilisaient davantage la partie droite de leur cerveau : celle de la créativité. C'est probablement pour ça que tu es musicien.

Son sourire s'élargit.

— Wow ! Je ne savais pas. C'est intéressant.

Ma stratégie fonctionnait. Il ne semblait pas y avoir beaucoup d'activité dans la partie gauche de son cerveau.

— Que fais-tu dans la vie, à part jouer de la musique dans un bar où il n'y a pas beaucoup de public?

La barmaid entreprit une discussion, en parallèle, avec Sophie. Celle-ci lui parlait de son voyage

en Asie.

— Je travaille dans une épicerie, répondit-il. Mais c'est juste en attendant de pouvoir vivre de ma musique.

En parlant, il fouillait dans sa poche à la recherche de quelque chose qu'il n'arrivait pas à trouver.

— J'aimerais boire une bière, mais je n'ai pas d'argent, dit-il.

— Je vais te l'offrir.

Son sourire s'élargit. Puis, m'adressant à la barmaid qui servit une nouvelle tournée de *shooters* :

— Est-ce que tu pourrais aller nous chercher un pichet de bière et quatre verres ?

— Bien sûr ! Mais avant, prenons ces *shooters* de téquila !

Elle redistribua les verres, nous bûmes à l'unisson puis elle se leva pour aller chercher le pichet de bière que j'avais commandé.

Il m'était arrivé de ressentir du désir pour un homme, mais je n'avais encore jamais été frappée par le coup de foudre. Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais assise devant un inconnu dont je ne me lassais pas d'admirer la beauté physique. Il était un magnifique objet sexuel et j'étais persuadée que je voulais le posséder le plus rapidement possible. Pour l'avoir dans mon lit et pour orner ma chambre de ce corps sublime... Mon attention s'était portée sur les tatouages qu'il avait sur les bras.

— Ce sont de véritables œuvres d'art que tu as là !

La barmaid revint avec le pichet de bière. Je commençais à me sentir grisée. La prochaine étape consistait à vaincre mes inhibitions naturelles.

— Ce sont toutes des pochettes de disques. Je vais vérifier tes connaissances musicales. Celle-là, c'est la pochette de quel album ? fit-il en pointant un tatouage, bien exécuté, où deux hommes

se serraient la main, à l'intérieur de son poignet droit.

Quelque chose me disait que ce n'était pas la première fois qu'il faisait passer ce questionnaire, mais je trouvais amusant de me plier au jeu et c'était une façon de lui montrer mon érudition.

— C'est *Wish you were here* de Pink Floyd.

— Et celle-là ? dit-il en pointant une banane signée Andy Warhol dans le creux de son coude.

— *The Velvet Underground and Nico*.

— Très bien ! Et elle ? fit-il en pointant un vieil ermite tenant une lanterne sur son avant-bras gauche.

— *Led Zeppelin IV*.

Le jeu devint d'autant plus amusant qu'une fois ses bras décryptés, il me fit voir les tatouages qu'il avait sur d'autres parties de son anatomie. Étant moi-même amatrice de vieux rock, je réussis à lui nommer le titre de chacune des pochettes gravées à même son corps.

— Tu connais tes classiques ! s'exclama-t-il au bout d'un moment.

Je frémis de plaisir.

Nous discutâmes pendant quelques heures tous les quatre, puis Sophie décida de partir et la barmaid entreprit de fermer le bar. Gabriel prit sa guitare et m'accompagna à l'extérieur. J'en profitai pour m'allumer une cigarette. Il m'en demanda une. Nous fumâmes en silence. Au bout d'un moment, le visage de Gabriel me devint insupportable à regarder. Je ne pouvais plus me contenter de lui parler : je voulais l'avoir, le sentir en moi. Je voulais me le procurer comme j'aurais voulu me procurer un objet rare et magnifique que j'aurais vu en vitrine. Je fis donc le premier pas et je l'embrassai. Gabriel répondit à mes baisers en riant de mon impétuosité. Le petit anneau qu'il avait dans la lèvre inférieure me chatouillait. Nous montâmes dans un taxi

dans lequel nous continuâmes à nous embrasser sur fond de musique créole. Le chauffeur quinquagénaire, d'origine haïtienne, déclara d'une voix d'où perçait le reproche :

— Les femmes étaient beaucoup plus patientes dans mon temps.

Ce fut l'une de mes plus belles soirées passées à Montréal.

## CHAPITRE 3

### Les chaussures

*Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste.*

CHARLES BAUDELAIRE, *Fusées*

À la suite de ma curieuse rencontre avec Michelle, je commençai à développer une obsession pour les arachnides : ceux-ci avaient pris d'assaut mon existence onirique. Moi qui avais toujours été repoussé par les araignées, dans mes rêves, elles étaient des dizaines à se déplacer sur mon corps. Il suffisait que j'en chasse quelques-unes du revers de la main pour qu'elles reviennent en plus grand nombre, m'assaillant de leurs petites pattes agiles. Tant et si bien qu'une semaine après la soirée inoubliable que Michelle m'avait fait passer, je dus recourir aux grands moyens et prendre des somnifères pour arriver à dormir. Ma phobie des araignées commençait à me rendre insomniaque.

Un soir, je m'apprêtais à sortir pour souper quand on sonna à ma porte : c'était Michelle. Elle portait une jupe noire et un chemisier blanc, elle tenait un sac en plastique d'une main, une bouteille de vin blanc de l'autre et semblait de très bonne humeur :

— Je suis contente que tu sois là ! J'ai tenté ma chance. Est-ce que tu aimes les sushis ?

— Je les adore.

Comme je me doutais qu'elle allait repasser, j'avais fait l'effort de nettoyer mon appartement et de le maintenir présentable toute la semaine.

— C'est propre chez toi ! dit-elle en s'assoyant sur mon vieux divan et en étalant les plats de sushis sur la table du salon.

— Disons que tu m'as pris au dépourvu vendredi dernier : je ne m'attendais pas à recevoir de la visite, lui répondis-je en rapportant deux verres à vin et un tire-bouchon de la cuisine.

Je m'assis en face d'elle, directement sur le sol.

— Donc ce soir, tu attendais quelqu'un ? me demanda-t-elle en remplissant nos verres.

En apercevant que j'hésitais, elle comprit que c'était elle que j'attendais et éclata de rire. Puis elle vit mon embarras et s'empressa de faire dévier la conversation :

— Tu n'as toujours pas déposé le chèque que je t'ai fait.

— Je n'ai pas envie de prendre ton argent : j'ai eu autant de plaisir que toi vendredi dernier.

— Ce n'est pas mon argent, c'est celui de mon mari. Il voulait me faire un cadeau exceptionnel pour mes cinquante ans. Il croyait probablement que ça allait me redonner envie de faire l'amour avec lui.

— Il a l'air pas mal ouvert, ton mari.

— Ça ne lui arrive pas souvent. Il croit à la monogamie. D'ailleurs, il ne sait pas que je suis avec toi aujourd'hui : c'était censé être l'aventure d'un seul soir.

Sur ces mots, Michelle me tendit une paire de baguettes et s'attaqua à un maki. Je l'imitais quand j'eus envie d'obtenir une information :

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis juge.

Je m'étouffai avec mon maki et il me fallut prendre une grande gorgée de vin blanc pour le faire passer. En posant mon verre, je lui demandai :

— Est-ce que ça veut dire que je dois t'appeler « Votre Honneur » ?

— On dit « Madame la Juge ».

J'éclatai de rire et elle en fit autant. Elle semblait ressentir le besoin de se justifier :

— Je ne suis pas la juge la plus dévergondée : les hommes sont pires que moi.

— Je n'en doute pas.

— C'est parce que tu ne sais pas encore de quoi je suis capable.

Elle parla sur un ton de défi qui alluma en moi le désir de la dominer. Je me levai d'un bond et je la rejoignis sur le divan. J'essayai de l'embrasser et de faire en sorte qu'elle s'allonge jusqu'à ce qu'elle me surprenne en attrapant le bas de mon visage avec une force que je n'avais encore jamais constatée chez une femme :

— Je voudrais manger mes sushis avant : je meurs de faim. Retourne t'asseoir.

Sidéré, je regagnai ma place sur le sol en massant ma mâchoire douloureuse.

— On a tout le temps pour ça, dit-elle avant de prendre une gorgée de vin blanc.

Nous mangeâmes rapidement, pressés – quoi que Michelle ait pu en dire – de nous livrer à un exercice plus captivant. Tandis que je ramassais les plats, elle me fit une étrange confession :

— Tout le monde a des fantasmes, mais, en milieu de vie, notre envie de les réaliser s'accroît.

Nous savons que le temps passe. Nous commençons à voir certaines de nos connaissances mourir et la certitude de notre propre mort devient une véritable épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Tous les matins, mon miroir me murmure : « Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces, après les derniers sacrements, quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses, moisir parmi les ossements. »

En parlant, elle s'était allumée une cigarette et avait étendu ses longues jambes sur mon canapé.

— Je suis prêt à réaliser tous les fantasmes d'une femme qui récite aussi bien Baudelaire que toi, fis-je.

— Très bien, dit-elle en souriant. Nous allons avoir besoin de quelque chose que j'ai laissé dans ma voiture.

Michelle sortit de l'appartement et revint avec un sac de chez Browns, le magasin de chaussures. Je ne l'avais jamais vue aussi ravie. Elle extirpa une boîte du sac et me la tendit.

— Comment les trouves-tu ? me demanda-t-elle.

J'ouvris la boîte. Celle-ci contenait une paire d'escarpins noirs à talons très hauts. Je les imaginai aux pieds de ma charmante amie et ne pus faire autrement que de visualiser ses longues jambes allongées par les talons excessivement fins et sa croupe arquée par la position inconfortable de ses pieds.

— Ils sont très beaux. Tu devrais les mettre.

— Ils sont pour toi. Je voudrais que tu les portes pendant qu'on fait l'amour.

— Je ne savais pas que les juges avaient le sens de l'humour, lançai-je en lui donnant la boîte.

— Je t'ai dit que je voulais réaliser certains fantasmes : je voudrais que nous échangions les rôles le temps d'une soirée.

Elle semblait tout à fait sérieuse. Quelque chose dans son regard me suppliait de me plier à son jeu. Jamais une femme ne m'avait autant pris au dépourvu. Je cherchai une explication logique :

— Pourquoi ?

— Pour des milliers de raisons, répondit-elle, agacée.

— Je ne peux pas.

— Tu peux, dit Michelle. Tu n'es pas un misogyne. Tu aimes les femmes, non ?

— Bien sûr que j'aime les femmes !

— Si tu n'es pas misogyne, pourquoi ne pourrais-tu pas jouer le rôle d'une femme pendant une durée limitée ? Qu'est-ce qu'il y a de si avilissant dans le fait d'être une femme ?

Je réfléchis quelques secondes. Nous étions seuls, autrement dit, personne ne saurait que je m'étais plié à son caprice, et j'avais terriblement envie d'elle. Avant que Michelle puisse ajouter quoi que ce soit, je retirai tous mes vêtements et enfilai les souliers. Le ravissement reparut sur le visage de ma partenaire sexuelle. Mes pieds étant pratiquement en équilibre sur le bout de mes orteils, je me cambrais et mon derrière s'offrait plus bombé à sa vue. Deux sentiments se bouscullaient dans ma tête : je me sentais à la fois ridicule et désirable. Michelle alla chercher son sac à main au salon. Elle commença par étendre du rouge sur mes lèvres. Puis elle souligna mes yeux au khôl et appliqua du mascara sur mes cils. Je sentais l'excitation me gagner. C'était plus fort que moi, il me fallait lui prouver que, même féminisé, mon corps demeurait celui d'un homme doté d'une force physique supérieure à la sienne. Tandis qu'elle essayait de me farder les joues, je l'acculai contre le mur pour soulever sa jupe. Elle s'agrippa à mon cou. Je ressentais du plaisir que ma douleur aux pieds perturbait constamment. Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi l'idée de me travestir en femme exaltait autant Michelle. Je me souvins avoir lu un article qui établissait une corrélation entre l'ambition et le taux de testostérone, ce qui expliquait que les hommes occupaient, aujourd'hui encore, la majorité des postes prestigieux. Michelle était juge : était-elle victime d'un excès de testostérone ?

— Tu es belle avec tes chaussures, dit-elle, le souffle court.

Allongé sur le vieux plancher du couloir, nu, les escarpins aux pieds, je souriais à Michelle qui se blottissait contre moi comme une enfant. Balzac en profitait pour s'étendre de tout son long sur le divan du salon.

— Tu es contente ?

— Oui, répondit-elle. Est-ce que tu le referais pour moi ? Vendredi prochain, je t’emmène souper au restaurant. Puis nous irons à l’hôtel, tu enfileras les chaussures et nous recommencerons nos jeux de rôles. Le lendemain matin, nous commanderons un déjeuner à la chambre, nous le mangerons au lit et nous imaginerons peut-être encore d’autres jeux. Il faut s’amuser dans la vie !

Porter les chaussures et le maquillage de Michelle n’était finalement pas si désagréable que je l’avais pensé. Dans les faits, le désir que j’avais lu dans ses yeux avait compensé la honte que je ressentais à l’idée de me laisser travestir en femme.

Je me faisais ces réflexions quand je sentis quelque chose me chatouiller le bras gauche et je vis une araignée se réfugier sous mon coude. Je me levai d’un bond en grimaçant et en frottant mon bras pour faire tomber la repoussante créature. Michelle se leva elle aussi ; elle ne comprenait pas ce que j’avais. Elle aperçut l’araignée sur le sol et s’interposa quand je voulus l’écraser avec ma chaussure.

— Ne la tue pas ! s’exclama-t-elle.

Elle se pencha, la fit grimper sur sa main et l’observa chercher à s’enfuir entre ses doigts.

— Je déteste les araignées, lui dis-je. Je ne veux pas qu’elle pondre ses œufs dans un coin et me retrouver avec une colonie d’araignées dans mon appartement !

Michelle marcha tranquillement jusqu’à l’entrée sans cesser de fixer la bestiole qu’elle avait dans la main. Elle ouvrit la porte, déposa l’araignée sur mon balcon et referma la porte. Je me demandais pourquoi j’en voyais soudainement autant.

— Les araignées, ce n’est pas si affreux, dit Michelle en s’avançant vers moi, elles te débarrassent naturellement des insectes nuisibles.

Elle m'embrassa, prit son sac à main et se dirigea vers la porte.

— Tu ne m'as toujours pas répondu, dit-elle avant de sortir. Est-ce que mon idée pour vendredi prochain te plaît ou pas ?

Nu, déstabilisé par l'araignée, le visage barbouillé, les chaussures de femmes aux pieds, je ne m'étais jamais senti aussi grotesque.

— Oui, répondis-je, elle me plaît.

— Parfait, dit-elle en souriant. Je viendrai te chercher à dix-neuf heures. N'oublie pas les souliers noirs.

Et elle sortit.

Une semaine plus tard, à dix-neuf heures, j'attendais l'arrivée de Michelle en lisant les nouvelles sur mon vieux Mac. Je pensais annuler notre rendez-vous. J'observais les images de femmes prêtes à tout pour se faire désirer. C'était le fameux week-end du Grand Prix. Montréal était envahi par des armées de jeunes femmes avides d'expériences fortes, de regards admiratifs et d'argent. Tandis que, choyées par l'hérédité ou leurs chirurgiens esthétiques, elles pourchassaient l'attention des hommes au point de se faire mutiler à coup de bistouri et de se faire rembourrer comme des poupées de chiffon pour ensuite s'exhiber fièrement, j'attendais l'arrivée de mon amante quinquagénaire qui me forçait à porter des escarpins pour augmenter ses plaisirs d'amour. J'avais même préparé ces chaussures à talons démesurément hauts dans le sac de voyage prévu pour passer la nuit à l'hôtel. Pourquoi ? Parce que j'aspirais à plus que pénétrer des poupées de chiffon anesthésiées par la silicone et l'insipidité. Je ne voulais pas me contenter d'apprécier chaque parcelle d'une superbe œuvre d'art. Je voulais que pour une fois, on me voie et qu'on m'admire comme on contemple un paysage magnifique. J'adorais la façon

que Michelle avait de me regarder attentivement. Je voulais lire de la convoitise dans les yeux de ma partenaire. Son désir alimentait le mien et ainsi de suite. J'aimais me voir à travers ses yeux à elle. Toutefois, je trouvais que nous avions été un peu trop loin et je n'étais pas certain de vouloir renfiler les talons hauts qu'elle m'avait offerts.

J'étais plongé dans ces réflexions, quand j'entendis des pas sur mon balcon : Michelle arrivait. J'ouvris la porte avant qu'elle n'ait le temps de sonner. Elle portait, ce soir-là, une jolie robe bleu marine et elle retira ses lunettes de soleil pour mieux m'observer. Elle siffla.

— Toutes les femmes du restaurant vont m'envier quand j'arriverai en ta compagnie, fit-elle, fière de sa conquête.

J'avais troqué mon jeans et mon t-shirt habituels contre un deux-pièces chic, en m'inspirant du style sophistiqué de jeunes hommes à la mode tels que le montrent les revues. En m'observant dans le miroir, j'avais moi-même noté que le veston, la chemise et le pantalon noir m'allaient comme un gant, mais entendre Michelle me le dire me remplissait de satisfaction.

Attablé devant une assiette de steak et un verre de vin rouge, je me disais qu'il était temps d'aborder certains sujets avec elle. J'étais heureux de me faire désirer par une femme de son calibre, mais je refusais de me plier à ses fantaisies. Elle allait devoir accepter ma virilité, du moins de temps en temps. Autrement, je ne voyais pas comment nous allions pouvoir construire une relation égalitaire. Par chance, notre table était assez isolée pour que nous puissions discuter sans risquer de nous faire entendre.

— Je suis mal à l'aise par rapport à ce que tu as l'intention de me demander encore aujourd'hui, avouai-je en allant droit au but. J'aime être avec toi et j'adore faire l'amour avec toi, mais ton fantasme consiste carrément à m'émasculer !

Michelle buvait son vin par petites gorgées. Elle semblait largement plus préoccupée par l'arôme et la saveur de celui-ci que par mes confidences. J'enchaînai :

— Je sais que tu es mariée, que les choses ne deviendront jamais sérieuses entre nous et que, de mon côté, je ne te présenterai jamais à ma mère, mais...

— Tu crois qu'elle ne m'apprécierait pas ?

Elle avait déposé son verre et me regardait droit dans les yeux.

— Elle n'aimerait pas que tu aies son âge, répondis-je.

Michelle marqua une pause.

— Imagine un monde parallèle, fit-elle, au bout d'un moment. Dans cet univers hypothétique, tu possèdes deux chromosomes X et moi j'ai un chromosome X et un Y. Tu es une jolie jeune femme de vingt-quatre ans et je suis un homme riche et influent de cinquante ans. Tu me suis ?

— Oui, dis-je tout bas en prenant une gorgée de vin.

— Qu'est-ce que tu ressens à l'idée de me présenter à ta mère ?

— ...

— De la fierté, répondit-elle à ma place. En tant que jeune détentrice de deux chromosomes X, tu t'enflas la tête à l'idée de présenter ton quinquagénaire à ta maman. Pourquoi ? Parce que tu te valorises à travers l'homme qui te fait l'amour et, étrangement, ta mère aussi.

— Ce n'est plus comme ça, répondis-je agacé.

— Même chez les femmes qui gravissent les échelons de l'échelle sociale, l'homme qui partage leur vie doit se trouver sur l'échelon supérieur ; autrement, il est privé de sa virilité et elle est privée de l'orgueil qu'elle ressent à l'idée de partager le lit d'un être exceptionnel.

— Tu généralises. De toute façon, ce n'est pas notre différence de revenu qui déplairait à ma mère : c'est notre différence d'âge.

— Donc, comprit Michelle, c'est une question de fécondité ?

— Peut-être, dis-je.

Elle sourit et prit une autre gorgée de vin.

— Autrement dit, reprit-elle son discours en déposant son verre, dans mon univers hypothétique, ça ne déplairait pas à ta mère de me rencontrer parce que je pourrais lui assurer une descendance. Alors que dans celui-ci, je ne lui suis plus d'aucune utilité.

Michelle avait raison, je le savais, et elle ne faisait que pointer du doigt l'une des nombreuses injustices auxquelles les femmes doivent faire face, jour après jour, mais ce n'était pas ce dont j'essayais de lui parler.

— Ce n'est pas le point, lui dis-je.

— Ah bon ? fit Michelle. Alors où est-il, le point, selon toi ?

— Les chaussures sont-elles nécessaires ?

— Oui.

Michelle ne plaisantait pas : le ton de sa voix n'appelait pas à discuter. J'aurais voulu lui répondre, lui expliquer plus clairement ce qui était à l'origine de mon malaise. Mais je me trouvais dans l'impossibilité de trouver quoi que ce soit de pertinent. Je ne comprenais pas pourquoi elle voulait renverser les rôles. Ne pouvait-elle pas se contenter d'une relation normale, entre un homme et une femme ? Je commençais à m'emporter :

— Ce n'est donc pas assez pour vous, les femmes, que nous abandonnions nos anciens privilèges ? Vous voulez prendre notre place et nous voir occuper celle où nous vous avons reléguées depuis des millénaires ?

Michelle éclata de rire.

— Je ne sais pas pour les autres femmes, mais en ce qui me concerne, je ne crois pas que nous ayons des « places » attribuées et tâche de ne plus être aussi dramatique : tu as failli me faire avaler mon steak de travers tellement tu m'as fait rire.

— Pour qui te prends-tu ? lui lançai-je.

— Je me prends pour la femme qui va te faire hurler de plaisir d'ici quelques minutes, si tu arrêtes tes manières d'homme blessé dans son orgueil. Dépêche-toi plutôt de terminer ton steak.

On y va.

## CHAPITRE 4

### **Indigence, sexe et futilités**

*Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux petits acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air.*

VIRGINIE DESPENTES, *King Kong Théorie*

Assis sur le sol du salon, Gabriel, vêtu d'un vieux peignoir, grattait sa guitare et écrivait dans un cahier. Préférant la cuisine, je m'y étais installée et je regardais l'écran de mon portable. Le temps s'étirait, je commençais à angoisser. Presque un an s'était écoulé depuis le soir où nous étions montés dans ce taxi et je venais de constater que j'avais dilapidé, en à peine quelques mois, ce que mes parents avaient économisé toute leur vie. Durant cette période de rut avec Gabriel, je ne m'étais présentée à aucun cours de psychologie. Mes yeux se posèrent sur l'amoncellement de bouteilles vides dans un coin de la cuisine. Je ressentais une folle envie de pleurer. Il me fallut contempler le plafond pendant quelques minutes pour ravalier mes larmes. J'en oubliai la présence de Gabriel qui m'observait, interloqué.

— Qu'est-ce que tu as ? me demanda-t-il.

— Rien.

Je fis l'effort de lui sourire pour le rassurer. Il aimait le confort que je lui offrais. Je ne pouvais songer à autre chose qu'à la réaction qu'il aurait, le jour où il apprendrait que je n'avais plus un sou en poche. En s'installant chez moi, il avait abandonné son emploi d'étalagiste pour se consacrer entièrement à sa musique. Quant à mon travail de vendeuse de fruits et légumes, il avait pris fin avec l'arrivée de l'hiver. Maintenant que nous avons dépensé les fonds qui

devaient m'assurer trois ans d'études, j'allais devoir me trouver un gagne-pain des plus lucratifs si je voulais maintenir notre mode de vie insouciant. C'est qu'au moindre battement de cils, à la moindre moue de revendication, j'accédais aux demandes de Gabriel et je comblais ses désirs. J'avais contribué à l'enjolivement de ses biceps en lui payant deux nouveaux tatouages. À la fin des deux séances, il était sorti de chez le tatoueur en frétilant de joie comme un enfant au matin de Noël. J'exultais à l'idée de le rendre heureux, d'autant plus qu'en lui offrant ses tatouages, je participais à l'augmentation de la valeur de son enveloppe charnelle. Quand nous marchions dans les rues de Montréal, il aimait glisser sa main dans la mienne et j'adorais que les gens nous voient ensemble, qu'ils sachent qu'une aussi belle chose m'appartenait. Il m'arrivait alors de lui donner une tape sur les fesses pour lui rappeler son rang dans notre relation. Parfois, il invitait des amis dont les capacités intellectuelles n'étaient pas beaucoup plus impressionnantes que les siennes. Sous l'effet du cannabis, ils pouvaient échanger des niaiseries pendant des heures. L'insipidité de leurs conversations m'étourdissait. Mais ils étaient tous délicieux et, quand j'étais chanceuse, ils buvaient assez d'alcool pour se mettre à explorer leur bisexualité devant moi.

— À quoi tu penses ? me demanda Gabriel.

Il s'était assis à côté de moi et s'était allumé une cigarette.

— Je me disais à quel point j'étais chanceuse d'avoir un magnifique spécimen mâle jouant de la guitare, à moitié nu, dans mon salon, dis-je en prenant une gorgée de café froid.

— Tu voudrais peut-être que je te fasse voir un peu plus de peau ?

— Je n'en vois jamais assez.

Gabriel défit son peignoir et me dévoila son torse imberbe et tatoué. Il me laissa apprécier ses pectoraux pendant quelques secondes, puis il dissimula rapidement sa poitrine. Comme une

jeune fille qui, soudainement, prend conscience de son impudeur.

— Nous n'avons pas le temps pour ça, me fit-il comprendre.

— Pourquoi ?

— Il est presque midi et je dois faire le ménage, prendre une douche et aller acheter des trucs : Vincent soupe avec nous ce soir.

Gabriel, dont le vocabulaire était quelque peu limité, avait la fâcheuse habitude de désigner les objets auxquels il se référait par des mots – toujours les mêmes – qui pouvaient désigner à peu près n'importe quoi. Le connaissant, je savais que, selon les invités, le terme « trucs » devait remplacer le mot « cannabis » : Vincent et lui étaient de grands consommateurs de cette drogue abrutissante depuis trop longtemps. Pendant que Gabriel lavait la vaisselle, j'entrepris une recherche d'emploi tout en songeant à la soirée qui m'attendait. Vincent était un bon ami de Gabriel. Il partageait les mêmes prétentions artistiques, mais ne savait jouer d'aucun instrument. Il avait beau être mignon, il n'en demeurait pas moins l'une des personnes les plus exaspérantes qu'il m'avait été donné de rencontrer.

Quelques heures plus tard, attablée devant une assiette vide et un verre de bière, j'écoutais distraitement les élucubrations de Gabriel et de Vincent.

— Je ne veux pas faire de la musique commerciale, dit Vincent.

— Moi non plus, fit Gabriel. Je ne veux pas faire de la musique que monsieur et madame Tout-le-monde écoutent dans leur voiture ou mettent sur leur iPod.

— Ce serait tellement humiliant ! s'exclama Vincent.

— Il faut se faire connaître, clarifia Gabriel, mais juste auprès des jeunes, beaux et branchés.

— Des jeunes comme nous ! ajouta Vincent.

À force de les écouter, je devins persuadée qu'il n'existait rien au monde de plus ennuyeux que des présomptueux qui se méconnaissaient.

— On sait tous que les plus fins connaisseurs de musique sont les jeunes, beaux et branchés, dis-je. Mais, j'y pense, tous les tatouages de Gabriel proviennent de la musique populaire !

— Il faut bien aller chercher son inspiration quelque part, se justifia Gabriel. Mais je ne voudrais jamais composer une chanson à la « *Stairway to Heaven* » : une chanson qu'une grosse bonne femme pourrait écouter en passant l'aspirateur.

Au bout de plusieurs bières et de quelques joints, à ma plus grande satisfaction, Gabriel et Vincent cessèrent de philosopher pour se mettre à minauder. Gabriel savait très bien que, comme toutes les femmes, j'appréciais particulièrement le spectacle de deux jolis garçons lubriques échangeant leur salive. Nous étions passés au salon et Gabriel ne cessait de se blottir contre moi, de m'embrasser au creux du cou et de caresser mes cheveux. Puis il se levait, se blottissait contre Vincent et l'embrassait à son tour. Il lui était arrivé de dévorer la bouche de l'un de ses amis pour m'aguicher mais, à aucun moment, il n'avait été jusqu'à m'inclure dans ses jeux bisexuels. Rapidement, nos trois bouches se cherchèrent et s'unirent en alternance. Un instant, j'embrassais Gabriel, la minute suivante, Vincent puis, les deux hommes échangeaient des baisers. Je n'avais jamais été aussi excitée.

— Tu aimes nous regarder ? me demanda Vincent au bout d'un moment.

— Beaucoup, répondis-je dans un état quasi hypnotique.

— Tu sais ce qui lui ferait vraiment plaisir ? demanda Gabriel à Vincent. Ce serait qu'on se déshabille.

Tout en s'embrassant, mes deux aspirants musiciens se dévêtirent mutuellement et je pus me

délecter de la charmante vision que m'offraient leurs instruments, presque entièrement raidis par l'excitation provoquée par ma présence, le regard que je posais sur eux et la réciprocité de mon désir. Je m'amusais à comparer les différentes facettes de leur anatomie. En voyant que mes yeux s'agrandissaient et que ma respiration s'accélérait, Gabriel et Vincent échangèrent un sourire coquin, prirent chacun l'une de mes mains et les déposèrent sur leur instrument respectif. Je pouvais les palper, apprécier leurs rondeurs, les peser, les comparer...

— Ça t'excite pas mal de nous toucher tous les deux, on dirait ? me lança Gabriel.

— Oh oui...

— Nous devrions inspecter à quel point elle est excitée, dit Vincent.

Ils enfouirent leur visage sous ma robe, ce qui me permit de faire deux constatations : non seulement j'étais étonnamment flexible, mais mes deux compagnons étaient beaucoup plus habiles avec leur langue quand ils ne l'utilisaient pas pour parler.

Le lendemain matin, je me réveillai dans un enchevêtrement de jambes et de bras. Vincent avait passé la nuit avec nous. J'avais l'impression que mon crâne allait exploser. La veille, j'avais bu plus qu'à mon habitude pour oublier à quel point entretenir ma charmante petite cocotte m'avait ruinée. Je soulevai un bras, je déplaçai une jambe et je réussis ainsi à me frayer un chemin hors du lit. Puis j'enfilai le vieux peignoir de Gabriel et m'empressai d'aller uriner, de me passer de l'eau froide dans la figure et de prendre deux comprimés contre le mal de tête. Je voulais quitter l'appartement avant que Vincent ne se réveille. Une soirée en sa compagnie avait été suffisante : j'avais amplement profité de ce qu'il avait d'intéressant à offrir. Je courus donc prendre une douche, j'enfilai des vêtements propres et je sortis prendre l'air.

Je longeais la rue Saint-Hubert en observant distraitement les boutiques où s'entassaient les robes de mariées bon marché, quand la sonnerie de mon téléphone cellulaire m'extirpa de ma rêverie. C'était Rachelle, une amie d'enfance qui s'était installée à Sainte-Simone :

— Devine où je suis !

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je en posant une main sur mon front douloureux.

— Chez toi ! Ta porte n'était pas verrouillée. Nous avons sonné et comme nous n'avons pas eu de réponse, nous sommes entrés.

Elle chuchota :

— Il y avait deux hommes dans ton lit. Je crois qu'on les a réveillés. Il y en a un sous la douche, l'autre est parti.

— J'arrive.

Je m'empressai de regagner mon appartement et trouvai Gabriel discutant avec Rachelle et son copain, Yannick, autour de la table de la cuisine. Quand Rachelle se leva pour m'embrasser, j'aperçus la protubérance qu'elle avait à la hauteur du ventre.

— Je suis enceinte ! dit-elle en pointant son abdomen avec fierté.

Au même moment, j'eus un haut-le-cœur et courus à la salle de bain. Je vomis un bon coup en tirant la chasse d'eau pour couvrir le bruit : j'avais indéniablement trop bu la veille. Puis, je rinçai mon visage à l'eau glaciale et me brossai les dents.

— Je m'excuse, fis-je en sortant de la salle de bain. Toutes mes félicitations !

Je savais que c'était ce qu'il convenait de dire, mais je ne voyais pas en quoi c'était un événement heureux : tous les êtres vivants arrivent à se reproduire assez facilement et le faire

aussi prématurément me semblait plus aliénant que gratifiant. Après tout, Rachelle n'avait que dix-neuf ans.

— C'est une fille, dit Gabriel.

— Tu l'as vu sur une échographie ? demandai-je à Rachelle.

— Non, répondit-elle. C'est son intuition.

— Je sens ces trucs-là, fit Gabriel.

Je ne pus m'empêcher de rouler les yeux.

— Ton... copain, hésita Rachelle, a proposé à Yannick de lui faire visiter la ville. Pendant ce temps-là, nous pourrions aller déjeuner entre filles. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Bonne idée, répondis-je.

Nous nous rendîmes, à pied, dans un restaurant de déjeuners de la rue Jean-Talon où j'avais l'habitude de manger.

— Comment as-tu fait pour dépenser autant en un an ? me demanda Rachelle quand je lui avouai mon problème.

— Je lui ai payé tout ce qu'il voulait : de l'alcool, des vêtements, des tatouages, une nouvelle guitare, de la coke ! Je lui ai même dit qu'il pouvait arrêter de travailler et se consacrer entièrement à sa carrière de musicien.

Je ne cessais de fixer mon omelette aux champignons en me demandant comment j'allais pouvoir continuer à subvenir à nos besoins et à satisfaire ses envies.

— Et tu n'as pas suivi un seul cours de psychologie ? fit Rachelle surprise de mon attitude nonchalante à l'égard des études.

Je secouai la tête.

— Pourquoi ? me demanda-t-elle.

— Est-ce que tu l'as regardé ? lui répondis-je. Hier soir, lui et son copain chaud comme la braise se sont disputé mon vagin ! J'ai l'impression de vivre dans un rêve où je peux réaliser mes fantasmes les plus secrets.

— Et ça te suffit ? dit-elle. C'est suffisant pour toi, qu'un homme soit sexy et vicieux ?

— Sincèrement, fis-je en riant tellement cela me semblait évident, je ne vois pas ce que je pourrais demander de plus...

— Je ne sais pas moi, dit Rachelle, irritée. Tu pourrais vouloir qu'il soit intelligent, spirituel, passionné, intéressant, cultivé, drôle...

— Je ne suis pas lesbienne, répondis-je en prenant une gorgée de café.

Rachelle sourit avant de me catapulter un sachet de sucre vide qui atterrit dans mes cheveux.

— Tu veux passer le reste de ta vie avec lui ? me demanda-t-elle. Imagine-le chauve, ventru, ridé... Pense à la platitude des conversations que vous aurez quand tu ne voudras plus te contenter de son apparence.

— Pour l'instant, je me satisfais amplement de sa belle enveloppe corporelle et pour ce qui est de vieillir avec quelqu'un, je ne suis pas certaine que ça me convienne. Je préfère m'imaginer entretenir de charmants petits princes plutôt que de mourir d'ennui auprès d'un vieil homme qui me reconforte dans ma propre médiocrité.

— Tu n'aimes pas te sentir désirée par ton partenaire ? Ça ne te dérange pas qu'un homme soit avec toi pour ton argent ?

— Je préférerais qu'il ait envie de moi, dis-je exténuée, mais ce n'est pas indispensable : mon propre désir passe en premier.

— Bon, d'accord. Mais comment comptes-tu entretenir qui que ce soit ? Tu n'as plus un sou, tu

n'as pas de travail et tu as dépensé l'argent qui devait te servir à payer tes études.

— Je vais trouver une solution, fis-je en soupirant. J'ai besoin d'une cigarette.

Nous sortîmes devant le restaurant et j'offris un bâton cancérigène à Rachelle, qui refusa en me rappelant que son corps abritait un pensionnaire. Nous entreprîmes de marcher à travers le quartier et nous tombâmes rapidement sur la rue Saint-Hubert. Au bout d'un moment, Rachelle s'arrêta devant une boutique pour admirer une robe de mariée d'un goût douteux.

— Tu ne trouves pas qu'elle m'irait bien ? dit-elle.

J'observai le corset couvert de paillettes et l'immense jupe bouffante avec dégoût :

— Tu veux te marier ?

— Je suis enceinte : c'est la suite logique, répondit Rachelle, non ?

— Pas forcément. Selon à peu près toutes les religions monothéistes, les gens sont censés se marier avant de se reproduire.

Nous continuâmes à marcher.

— Te souviens-tu des conversations que nous avons quand nous étions au collège ? me demanda Rachelle.

— Celles où nous parlions du futur ? répondis-je.

— Oui.

— Nous voulions faire le tour du monde, dis-je, mélancolique, en observant, du coin de l'œil, le ventre proéminent de mon interlocutrice. Nous croyions que nous étions destinées à accomplir de grandes choses et nous nous moquions des aspirations de nos camarades de classe qui voulaient une maison en banlieue, une fourgonnette, un mari, des enfants, un chien, une belle pelouse... Pour nous, leurs ambitions relevaient davantage du cauchemar que de la vie en rose. Puis les années ont passées, et tu as rencontré Yannick...

— Et tu as décidé de venir t'installer à Montréal pour étudier ! ajouta Rachelle pour se déculpabiliser.

Un ange passa. Puis, brusquement, elle avoua :

— C'est un accident.

— Je sais, dis-je en sortant mon paquet de cigarettes.

J'en allumai une et tendis le paquet à Rachelle qui, à mon grand étonnement, en prit une. Nous continuâmes à marcher, en silence : les années avaient fait de nous des étrangères.

## CHAPITRE 5

### **La divine marquise**

*Vous ne serez jamais heureux, me disent-elles. Vous pensez trop. À quoi bon ? Il est plus simple de vous résigner. De toute façon, vous ne pouvez pas changer la condition de l'homme.*

NELLY KAPLAN, *Le réservoir des sens*

Michelle m'avait intimé de terminer mon steak et de la suivre dans une chambre d'hôtel, et je m'étais exécuté, obéissant, comme un homme ensorcelé. Il s'agissait de pure paresse intellectuelle de ma part, mais je commençais à prendre goût à l'indolence qu'elle installait graduellement chez moi. Tandis que, pendant des années, j'avais lu, analysé et mémorisé des livres laborieux et que j'avais passé mes journées à tenter d'en faire comprendre la subtilité à des étudiants bornés, Michelle me permettait d'exister sans utiliser mon cerveau, à la manière d'un légume. Pour cela, il lui suffisait de me priver de mon libre arbitre. Par exemple, en arrivant au restaurant, mon amante avait choisi le vin que nous allions boire ensemble en prenant soin de commander une bouteille qu'elle croyait que j'allais aimer, me dispensant ainsi d'avoir à réfléchir ou à émettre une opinion. Quel ne fut pas notre étonnement quand le serveur, crétinisé par des années à effectuer le même rituel, voulut me faire goûter le vin ! Nous avons bien ri de ce quiproquo : ma langue inexpérimentée n'aurait jamais pu distinguer le vin du vinaigre et, de toute façon, tester la bouteille m'aurait contraint à en évaluer la qualité et à prendre une décision. Je préférais, de loin, m'en remettre à Michelle et m'installer confortablement dans un état de torpeur.

J'étais étendu, sur le dos, dans le grand lit de la chambre d'hôtel que Michelle avait louée et je me laissais bercer par le son de l'eau ruisselant sur son corps : elle prenait sa douche. Le plafond de la chambre était en stuc et je me perdais tranquillement dans le paysage arctique composé de minuscules montagnes qui me surplombait. J'étais nu et mes pieds étaient toujours chaussés des fameux escarpins. Cette fois, mon amante avait poussé plus loin le renversement des rôles d'une façon si surprenante que j'avais encore du mal à comprendre comment elle s'y était prise. N'étant pas de nature très rancunière, j'étais sorti du restaurant de l'hôtel en lui tenant la main et quand, dans l'ascenseur, elle avait commencé à m'embrasser au creux du cou, je l'avais laissée faire. Une fois dans notre chambre, j'avais dû me débarrasser de mes vêtements et enfiler les souliers noirs, comme je l'avais fait précédemment. Puis, libidineux, j'avais voulu satisfaire mes envies avec Michelle en la poussant sur le lit comme je l'avais déjà fait avec d'autres femmes. Mais mon amante n'avait pas bougé d'un iota. J'avais tenté d'employer plus de force sans obtenir de résultat. Debout, devant moi, aussi inflexible qu'un bloc de béton, Michelle avait ri aux éclats. Je m'étais dit que le vin devait m'avoir ramolli et tandis que je m'approchais du lit, elle m'avait poussé avec une vigueur qui m'avait projeté, tête première, sur le matelas. J'essayais de reprendre mes esprits quand elle s'était dévêtue et elle était montée à califourchon sur moi pour me posséder sauvagement, comme je n'avais encore jamais vu une femme le faire. Parce qu'il s'agissait bien d'une femme et qu'elle avait le double de mon âge... Comment pouvait-elle me dominer physiquement ? Je devais avoir été intoxiqué par un aliment que j'avais mangé. Je n'étais pas en possession de tous mes moyens : autrement, elle aurait été incapable de me pousser sur le lit comme elle l'avait fait. Une fois rassasiée, Michelle s'était levée et s'était dirigée vers la salle de bain.

— Je vais aller prendre une douche, avait-elle dit en me jetant un coup d’œil par-dessus son épaule.

C’est alors que j’avais remarqué la tache sombre sur son omoplate : un tatouage d’araignée. Une toile commençait à se tisser dans mon esprit : je voyais des liens s’établir entre ma rencontre avec Michelle, sa force physique déconcertante, l’apparition soudaine de ces bestioles dans mon existence, mes cauchemars et ce tatouage. Mon amante faisait-elle partie d’une secte étrange vénérant ces créatures hideuses ? Exerçait-elle une forme de magie noire qui m’astreignait à m’aplatir devant elle comme je commençais à prendre l’habitude de le faire ? Je ne pus m’empêcher de rire devant l’absurdité de mes conclusions.

— Qu’y a-t-il de drôle ? lança Michelle.

Elle avait réapparu dans la chambre, son corps dissimulé sous une serviette de bain. Je m’assis sur le coin du lit et entrepris de retirer mes chaussures à talons hauts.

— C’est la première fois que j’aperçois ton tatouage, répondis-je. Une juge avec un tatouage, ça doit être assez peu commun, non ? C’est un vestige de ton adolescence ? Tu devais être une rebelle.

— Tu te moques de moi ? fit-elle.

Elle souriait.

— J’aime les araignées, se justifia-t-elle. Les araignées sont les parques du règne animal : elles sont à la fois de minutieuses tisserandes et de funestes prédatrices. As-tu déjà vu une telle réunion des contraires chez les êtres humains ?

— Depuis quand portes-tu ce tatouage ?

— Je l’ai fait faire récemment, dit-elle. Je te l’ai dit : je traverse une sorte de crise qui me donne envie de franchir mes anciens interdits.

Son explication suffit à me débarrasser de mes inquiétudes. Je mis la faiblesse que j'avais ressentie plus tôt sur le compte du vin et nous terminâmes cette soirée blottis dans les bras l'un de l'autre.

Les choses s'envenimèrent tranquillement. À l'image des araignées, Michelle tissait minutieusement une toile autour de moi, et plus le temps passait, plus je m'y engluais. J'aurais dû savoir que ma mystérieuse amante n'abandonnerait pas ses fantasmes étranges après m'avoir plongé dans l'inertie et demandé de me travestir en femme. Des mois s'écoulèrent au cours desquels ses caprices devinrent de plus en plus nombreux et contraignants. Un jour, par exemple, elle voulut satisfaire, sur mon corps, ses lubies sadiques et fit de moi une Justine sans que je ne cesse pour autant de l'aimer. Elle commença par me frapper à main nue, mais comme les tapes sur les fesses qu'elle me prodiguait m'apportaient trop de ravissement à son goût, elle troqua sa main pour un fouet qu'elle s'était procuré dans une boutique érotique. Bien entendu, un soir, je me plaignis de cette manie qu'elle avait de me flageller, comme je l'avais fait pour le travestissement, et sa réponse à mon objection fut d'une vertigineuse cruauté. Mon ingénieuse amante s'inspira des recherches de Pavlov sur la salivation des chiens pour me faire prendre plaisir aux tortures auxquelles elle me soumettait. D'une main, elle s'employait à me rendre euphorique, tandis que de l'autre, elle m'assénait de violents coups de fouet sur toutes les parties du corps, sans oublier les moins aptes à supporter cette ignominie. Parfois, Michelle me poussait à verser des larmes, mais son conditionnement avait été si efficace que je ne pouvais désormais atteindre l'orgasme que lorsqu'elle me traitait comme un libertin tiré d'un roman sadien aurait traité une dévote pucelle.

En marchant dans la rue, nous ressemblions probablement à un couple normal. En dehors de notre différence d'âge, de l'assurance de Michelle et de mon effacement, nous devions avoir l'air de ce que nous étions : des amants. Mais la chambre devenait un cirque où la concupiscence faisait de nous de grotesques caricatures de nous-mêmes et de nos envies. Il m'arrivait de voir en Michelle la belle-mère de Blanche-Neige. Elle était cette femme de pouvoir, dans la force de l'âge, qui refusait de vieillir et de laisser la place à la prochaine génération de jolies femmes. Quant à moi, j'étais un prince masochiste qui préférait se plier aux extravagances de cette reine plutôt que de secourir une princesse dénuée d'intérêt. Blanche-Neige n'avait qu'à balayer le plancher des nains, je préférais la sorcière, sa cruauté, ses tours de magie et ses potions de volupté.

Un soir, Michelle passa chez moi ; nous nous adonnâmes aux perversités dont elle raffolait et elle me quitta immédiatement après. Le lendemain matin, je me fis réveiller par un chatouillement le long de ma jambe gauche. Effrayé, je me levai d'un bon et je jetai un coup d'œil entre les draps. Il ne s'agissait plus d'une seule araignée essayant maladroitement d'échapper à mon chat ou tissant une toile dans un coin de ma chambre : elles étaient des dizaines sous la couverture de mon lit et couraient dans tous les sens pour s'échapper. C'en était trop : il se passait quelque chose et j'étais persuadé que c'était lié à Michelle et à son drôle de tatouage.

Nous étions mardi et mon amante travaillait. Je lui téléphonai et nous prîmes rendez-vous dans un restaurant asiatique situé dans le Vieux-Montréal. Fidèle à son habitude, elle arriva avec quelques minutes de retard.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit-elle en s'asseyant en face de moi. Il va falloir se dépêcher : je n'ai pas beaucoup de temps pour dîner.

— Il y a une infestation d'araignées dans mon appartement, répondis-je en murmurant pour éviter que d'autres clients m'entendent.

— C'est tout ? fit-elle. Quand tu m'as appelée, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un de mort.

— Je sais que ton tatouage et toi avez quelque chose à voir là-dedans.

Au même moment, un serveur nous interrompit pour prendre notre commande. Michelle nous commanda une assiette de poulet général Tao et un verre de chardonnay.

— Je n'ai pas l'habitude de boire sur mes heures de travail, m'expliqua-t-elle, mais je sens que nous allons en avoir besoin. Es-tu persuadé de vouloir connaître la vérité ?

— Oui, dis-je à voix basse.

— Tu ne pourras plus revenir en arrière. Ton existence ne sera plus jamais la même à tes yeux.

Le serveur arriva avec nos verres de chardonnay. Je le remerciai avant d'avaler la moitié du mien. Je ne savais pas si Michelle voulait donner un aspect théâtral à la situation ou si elle allait vraiment me faire une révélation qui changerait ma façon de voir le monde. Je me souvins du film *The Matrix* et de cette scène où Morpheus présentait une pilule bleue et une pilule rouge à Néo en lui demandant de faire un choix entre une vie paisible, dans un univers factice, et un réveil brutal dans une réalité accablante. Je choisis la pilule rouge : celle du réveil brutal.

— Je ne peux déjà plus revenir en arrière, chuchotai-je. Je me pose de plus en plus de questions. Depuis que je te connais, je n'arrête pas de voir des araignées. Il y en a dans mon appartement, dans les chambres d'hôtel que tu loues, dans ta voiture, dans mes cauchemars... Je ne sais pas pourquoi, mais je ne peux pas m'empêcher de faire un lien avec ton tatouage. Il y a aussi ta vigueur : je n'ai jamais vu une femme aussi forte que toi, et tu as le double de mon âge. Sans

parler de tes excentricités et de ton entêtement à vouloir renverser les rôles entre nous et à me brutaliser...

— Très bien, fit Michelle.

Elle prit une grande respiration.

— Ce que tu vois n'est pas ma vraie nature, murmura-t-elle.

Le serveur vint déposer nos assiettes sur la table et s'éloigna.

— Là d'où je viens, poursuivit-elle, il y a une pénurie de mâles : c'est que plusieurs d'entre nous les dévorent après l'accouplement, tu comprends ?

J'avalai une boulette de poulet général Tao brûlante de travers et pris une gorgée de vin blanc pour la faire passer.

— Là d'où tu viens ? répétai-je, incrédule.

Elle se contenta de pointer le plafond du restaurant, en guise de réponse. Je me demandais si elle n'était pas en train de me monter un bateau.

— Nous allons coloniser votre planète, dit-elle, catégorique. Michelle n'est pas mon nom : c'est celui de la femelle humaine que je parasite. J'ai été envoyée ici comme éclaireuse. Mon travail consiste à récolter des informations et des images concernant votre mode de vie. Ces données vont permettre aux futures colonisatrices de mieux vous comprendre.

— Pourquoi nous ? lui demandai-je, toujours aussi dubitatif.

— Pour deux raisons, fit-elle. D'abord, parce que les tests que nous avons effectués sur dix spécimens masculins ont révélé que nous sommes compatibles. C'est-à-dire que nous pouvons vous féconder. Chez nous, ce sont les femelles qui fécondent les mâles.

— Pourquoi dévorez-vous vos mâles, si ce sont eux qui portent vos enfants ?

Michelle sourit.

— C'est une méthode de contraception efficace, répondit-elle. Mais nous l'avons surexploitée. Je repoussai mon assiette, écœuré.

— Quelle est la deuxième raison ? lui demandai-je.

— Notre société est éminemment matriarcale, répondit-elle. Nous savions que certaines formes de vies considérées comme étant supérieures asservissaient les femelles, mais nous n'avions encore jamais découvert une planète où elles étaient aussi assujetties qu'ici. Nous venons aider les femelles humaines à s'affranchir de la tutelle masculine.

Je demeurais sceptique, mais je n'arrivais pas à m'expliquer autrement l'étonnante force physique de Michelle.

— Mais, au Québec, les femmes se sont émancipées il y a au moins une cinquantaine d'années, dis-je, légèrement angoissé.

— C'est vrai que récemment, il y a des endroits sur votre planète où la condition des femmes paraît meilleure que dans la plupart des pays. C'est la raison pour laquelle j'ai été envoyée ici comme éclaireuse. Il m'a été facile d'élire domicile dans le corps d'une juge : personne ne s'inquiétait de sa force de caractère. Mais nous avons étudié l'histoire, la géographie et les mœurs de la Terre : tu sais comme moi que la prétendue égalité entre les sexes n'existe pas, même au Québec.

Elle regarda sa montre.

— Je devrais déjà être au palais de justice, fit-elle. Je vais appeler et dire qu'il m'est arrivé un imprévu. Quand nous parasitons un corps, nous avons accès à sa mémoire. Je sais donc pertinemment qu'en cinq ans de carrière, Michelle ne s'est jamais absentée. Elle doit pouvoir se permettre un petit après-midi de congé.

Nous quittâmes le restaurant pour nous promener sur les quais du Vieux-Port. C'était le printemps et il y avait foule, même en semaine. Autrement dit, personne ne faisait attention à nous : notre conversation se perdait dans le brouhaha ambiant.

— Quand nous commencerons à prendre possession du corps de vos femelles, disait Michelle, les choses vont changer. Nous allons modifier le cours de l'histoire. Tu vas voir des transformations survenir un peu partout sur le globe : les femmes deviendront plus fortes physiquement, plus exubérantes, plus ambitieuses et plus coopératives. Nous mettrons fin à la guerre des sexes : les hommes ne pourront faire autrement que de capituler.

— Nous serons vos esclaves ?

— Vous serez à notre merci, confirma mon amante.

Nous arrê tâmes de marcher. Michelle m'observa un moment, elle semblait émue.

— Je suis désolée, Emmanuel, fit-elle.

Puis elle s'approcha de moi et m'embrassa longuement. En bonne victime du conditionnement qu'elle m'avait fait subir, j'avais peur de cet être inquiétant et cela attisait mon désir. Une pensée me vint à l'esprit : je voulais qu'elle me possède sous sa véritable apparence.

— Je veux te voir, demandai-je timidement.

— Mais tu me vois, répondit Michelle.

— Je veux voir ton vrai visage, ton apparence de l'autre monde ! insistai-je.

Nous nous rendîmes à mon appartement et une fois à l'intérieur, je devins impatient : je devais découvrir qui était cette Amazone moderne, plus dangereuse que toutes celles que la mythologie ancienne avait pu imaginer.

— Tu es prêt ? me demanda Michelle.

— Oui, répondis-je.

— Allons sur ton lit, fit-elle.

La fusion des corps allait visiblement déclencher la métamorphose... Tandis que nous nous confondions l'un dans l'autre, sa morphologie se mit à changer. Son abdomen s'épaissit et s'arrondit, sa peau devint plus sombre et de longs membres s'ajoutèrent à ceux qu'elle avait déjà. Quand son regard démultiplié par de nombreux yeux plongea dans le mien, je compris ce qu'elle était devenue : une gigantesque araignée fornicant frénétiquement avec moi. Soudainement, tout faisait sens : la présence des araignées, mes cauchemars, le tatouage de Michelle, le conditionnement qu'elle m'avait fait subir... Je ne pouvais plus douter. Si, grâce à un réflexe conditionnel, ma phobie des arachnides était au bord de me conduire au septième ciel, une idée ne cessait pourtant de me hanter : pour la première fois depuis ma rencontre avec Michelle, nous faisons l'amour sans préservatif. Nos plaisirs arrivèrent presque simultanément à leur paroxysme et Michelle reprit sa forme humaine dans un spasme. La félicité fut suivie par une profonde répugnance et par une angoisse qu'aucun être humain de mon sexe n'avait encore ressentie.

Les semaines suivantes, mon amante ne me donna aucun signe de vie, mais j'avais des préoccupations plus importantes. Je cherchais désespérément une façon de calmer mon inquiétude. J'ignorais comment une grossesse masculine pouvait être envisageable, mais Michelle m'avait fait la démonstration qu'il n'y avait rien d'impossible. Je songeai à consulter un médecin ; je craignais cependant qu'une telle anomalie l'incite à me livrer à des autorités en la matière et je ne voulais pas me retrouver sur une table de dissection. Le suicide semblait être ma seule option. Un matin, je m'assis dans la baignoire et j'attendis qu'elle se remplisse en

tenant, entre mes mains, un sèche-cheveux branché au mur. Je voulais attendre d'être complètement submergé pour le mettre en marche et le laisser tomber dans l'eau savonneuse. Dans l'embrasement de la porte, Balzac m'observait, l'œil inquiet. Je n'arrivais pas à le faire. Je pris la décision de m'éloigner le plus possible de Michelle et de sa sombre prophétie. Je choisis de me rendre à la campagne parce que je croyais que les villes seraient les premiers endroits que cette espèce mutante allait envahir.

— Enfin, me voici, ici, dans cette gare, depuis ce matin, à attendre un train qui me conduira loin de cette ville bientôt infestée d'immondes parasites.

## CHAPITRE 6

### La punition

*Orlando était devenu femme, il n'y a pas à revenir là-dessus. Mais pour tout le reste, Orlando était resté précisément tel qu'en lui-même. Le changement de sexe altérerait certes son avenir mais, en aucun cas, son identité.*

VIRGINIA WOOLF, *Orlando*

Ayant dilapidé l'argent de mes études, je fus obligée de me trouver un emploi et je devins serveuse. Mon salaire me permettait à peine de payer le loyer. Déçu de la tournure que prenaient les événements, Gabriel, un soir où je rentrais, exténuée, du restaurant où je travaillais, m'annonça qu'il allait me quitter :

— Je ne peux plus vivre comme ça.

Il avait parlé sur un ton mélodramatique en fouillant dans les tiroirs et en jetant des vêtements, pêle-mêle, dans sa valise. Je n'avais toujours pas retiré la courte et moulante robe noire qu'il me fallait revêtir pour travailler. Mon employeur avait à cœur le confort de ses serveuses : il ne tenait surtout pas à ce que des vêtements trop amples et trop couvrants nous donnent chaud ou gênent nos mouvements. Il préférait largement une tenue laissant apercevoir la bordure d'une fesse ou d'une petite culotte, particulièrement si cette charmante vision pouvait convaincre les clients masculins de consommer un verre de plus ou de revenir. Après tout, n'étaient-ce pas eux qui payaient l'addition depuis la nuit des temps ?

— Je ne peux pas créer dans ces conditions, enchaîna Gabriel en voyant que je me contentais de l'observer, sans dire un mot. Nous ne vivons plus : nous survivons !

— Ça fait des semaines que je te demande de trouver un travail, dis-je légèrement agacée, en m'allumant une cigarette.

Il arrêta brusquement de tourner en rond à la recherche de vêtements à mettre dans sa valise.

— Tu sais que je ne peux pas ! Je ne suis pas comme toi : ça ne m'amuse pas de servir des plats de pâtes.

— Tu pourrais faire commerce de ton corps : tu n'es pas mauvais là-dedans et tu ne détestes pas ça.

Il me lança violemment l'une de ses chaussures. J'eus tout juste le temps de me pencher pour l'éviter : elle toucha une armoire de la cuisine.

— Est-ce que tu as déjà cru en mon talent ? me questionna-t-il en reprenant son ton mélodramatique.

Je ne répondis pas. Il me contourna, alla chercher sa chaussure et la mit dans ses affaires avant de refermer sa valise et de me jeter un regard résigné.

— Tu m'as fait la promesse de m'aider à subvenir à mes besoins en attendant que je puisse vivre de ma musique, dit-il. Tu n'as pas tenu ta promesse.

— Je n'ai pas pu...

Je regardais ses longs cheveux châtain ébouriffés par ses allées et venues et ses yeux verts embués par l'émotion. Je ne voulais pas qu'il s'en aille : je n'avais encore jamais mis la main sur un être aussi ravissant. L'expression de mon visage dut l'attendrir.

— Je sais, tu as essayé, fit-il en caressant ma joue.

Il déposa sa valise par terre, me prit dans ses bras et me souleva dans les airs. Je m'enroulai autour de lui comme un boa constrictor.

— Ne t'en va pas, le suppliai-je sur le même ton mélodramatique qu'il avait adopté, lui, au début

de notre discussion.

— Je n'ai pas le choix.

Il me fit glisser jusqu'à ce que mes pieds touchent le plancher, reprit sa valise et s'apprêta à quitter l'appartement.

— Est-ce que tu pourrais me donner le numéro de ton ami Vincent avant de partir ? lui demandai-je.

Il me jeta un regard meurtrier et claqua la porte.

D'abord, je dus faire une croix sur mes ambitions, puis il me fallut dire adieu au joli corps pour lequel j'avais tout abandonné. Travaillant d'arrache-pied comme serveuse, subissant les plaisanteries de mauvais goût que me faisaient inlassablement les clients, je m'entêtais à ne rien dévoiler de mes écarts de conduite à mes parents et à demeurer à Montréal. J'étais devenue dépendante à la vie citadine et je refusais de reprendre mon existence antérieure. Afin de m'aider à assumer que je n'avais plus d'avenir, je consommais de plus en plus d'alcool et pour oublier Gabriel, je passais beaucoup trop de temps à l'Hadès, un bar où d'adorables garçons dépravés retiraient leurs vêtements pour de l'argent. La nuit venue, il était parfois satisfaisant de projeter sur un mignon débauché l'humiliation que certains clients me faisaient subir au cours de la journée. Montréal est probablement la ville par excellence du déshabillage : il est impossible de marcher d'un coin de rue à un autre sans tomber sur un bar d'effeuillage. Malheureusement, les danseurs mâles y sont beaucoup moins nombreux que les femelles et la plupart d'entre eux exercent leur métier dans le quartier gay. Apparemment, l'industrie du sexe est la chasse gardée de l'homme, du moins en ce qui concerne sa clientèle.

— Comme tu es au courant de tout, je peux maintenant, pour terminer mon histoire, délaissier la mémoire d'Alex et m'appuyer sur mes propres souvenirs. Car je suis l'un de ces immondes parasites, comme tu nous appelles. Je pourrais te dévoiler mon nom véritable, mais tu serais incapable de le prononcer. Je fis un voyage interminable à bord d'un vaisseau, imperceptible à l'œil humain, où j'étais extrêmement à l'étroit, pour atterrir sur le toit de l'immeuble abandonné qui nous sert d'aéroport. Le soir où je fis la connaissance d'Alex et où je pris la décision de m'établir dans son corps, je m'étais aventurée dans ce quartier étrange, à l'est du Quartier latin, où les hommes se font hautement plus nombreux que les femmes. Grâce aux informations fournies par quelques éclaireuses, comme Michelle, j'avais appris à distinguer les sexes de votre espèce par votre aspect extérieur et votre gestuelle, qui s'avèrent souvent très différents selon que l'on se retrouve en présence d'un mâle ou d'une femelle. Mais pour la première fois, en m'engageant dans ce village hors du commun, je découvris à quel point votre nature était complexe et qu'avec vous, on ne pouvait pas se fier aux apparences. En arrivant, nous avons la faculté de nous rendre invisibles, le temps de trouver un organisme à assiéger. Je déambulais à travers les passants, en prenant bien soin de ne pas trahir ma présence, quand j'aperçus une femme magnifique perchée sur de hautes échasses. On m'avait présenté de nombreuses images d'humaines au cours de mon apprentissage, et ses longues boucles brunes, son maquillage, son énorme poitrine et sa mini-jupe ne pouvaient tout simplement pas mentir : je me trouvais devant la femme la plus féminine que j'avais jamais vue. Je voulus immédiatement m'y loger. Je pris mon élan et courut droit vers elle. Cependant, plutôt que de la traverser et de prendre place à l'intérieur de son corps, comme il se devait, je fus projetée contre la façade d'un immeuble. Ça ne pouvait être qu'une chose : cette enveloppe corporelle appartenait à un mâle. Autrement dit, les différences que les humains affichaient entre les sexes

n'étaient rien d'autre qu'une mascarade trompeuse, une comédie qu'ils choisissaient de jouer pour des raisons que j'ignorais. Plus tard, je découvris que plusieurs de vos auteures avaient expliqué ce phénomène étrange dans des livres tous plus controversés les uns que les autres. La vitrine contre laquelle j'avais percuté appartenait à un bar qui s'appelait l'Hadès. Sur son enseigne, un charmant incube faisait signe aux passants d'entrer. Je lui obéis. C'est alors que je la vis, assise tranquillement au centre d'une foule d'hommes en rut. Elle regardait attentivement la scène où un garçon nu et bien fait fanfaronnait au rythme de « *Ziggy Stardust* ». Tandis que les haut-parleurs crachaient « *Ziggy played guitar, jamming good with Wierd and Gilly and The Spiders from Mars* », je m'approchai d'elle : je ne voulais pas commettre deux fois la même erreur. Rien ne m'indiquait qu'il puisse s'agir d'un mâle. Elle avait de longs cheveux bruns, des yeux bleus, une poitrine, de longues jambes et portait une minuscule robe noire. Je tentai d'y introduire une patte. Elle frissonna. Ça fonctionnait ! Elle glissa par terre et se mit à convulser tandis que je prenais place dans son enveloppe corporelle. Quand j'ouvris les yeux, un attroupement s'était fait autour de moi. Un délicat filet de bave avait coulé sur mon menton et un quadragénaire, torse nu, m'aida à me relever.

— Est-ce que je devrais appeler une ambulance ? me demanda-t-il.

— Non merci, fis-je en m'éloignant. Ça va aller.

Je quittai le bar. L'air frais me fit le plus grand bien : s'insinuer dans un corps donne parfois la nausée, particulièrement chez celles qui ont le mal des transports.

Le lendemain, je me fis tatouer une araignée sur l'omoplate : il s'agissait, pour nous, d'une manière de signaler notre présence aux nôtres. Je crois que ma venue faisait le plus grand bien à Alex dont l'existence commençait à devenir glauque depuis sa peine d'amour. Mais les

ordres que j'avais reçus avaient été formels : je devais continuer à m'adonner sensiblement aux mêmes activités qu'elle. Nous voulions éviter d'attirer trop rapidement l'attention des hommes sur nous. Au travail, il s'avérait parfois pénible de servir aux tables et de subir les grivoiseries des clients sans leur faire savoir que leur règne était sur le point de se terminer. Je faisais partie de la deuxième escouade de colonisatrices envoyées sur Terre : le moindre écart de conduite pouvait trahir notre présence aux humains et faire rater notre mission. Il nous fallait, avant tout, prendre le contrôle des différents effectifs militaires de la planète. Autrement, la colonisation serait impossible. Nous commençons à connaître les hommes et nous savions pertinemment qu'ils n'hésiteraient pas à éradiquer toutes les femmes pour éviter de s'avouer vaincus. Après tout, ils avaient l'habitude des génocides. Or, tout ce savoir ne m'empêcha pas de commettre une bévue qui m'attira la colère de mes supérieures et qui les incita à me punir.

Un soir, je travaillais au restaurant quand j'entendis une voix que la mémoire d'Alex identifia immédiatement : c'était Sophie, l'amie qu'elle avait délaissée pour vivre sa lune de miel avec Gabriel et qui possédait un tatouage d'araignée sur l'omoplate. Je la saluai et elle me répondit en me faisant un clin d'œil complice : elle avait aperçu mon tatouage. Nous nagions toutes les deux dans le bonheur à l'idée de pouvoir nous entretenir avec l'une des nôtres. Comme Sophie et Alex se connaissaient avant mon emménagement dans le corps d'Alex, nous pouvions nous fréquenter sans que cela n'entraîne une modification de nos habitudes. Sophie m'attendit jusqu'à ce que je termine de travailler et nous allâmes prendre une bière, sur une terrasse, pour discuter. Nous ne nous connaissions pas avant notre mission : Sophie faisait partie de la première escouade de colonisatrices et je faisais partie de la deuxième, mais à l'étranger, il est toujours agréable de croiser quelqu'un qui partage ses origines.

— Tu as bien choisi ton organisme, me lança Sophie. Alex est si émancipée qu'en la rencontrant, j'ai cru qu'il s'agissait de l'une des nôtres. Ton insertion doit se faire facilement.

— Elle se ferait plus facilement si Alex ne travaillait pas dans un restaurant, dis-je avant de prendre une gorgée de bière. Les serveuses humaines ne sont pas toujours traitées avec respect.

— Tu ne fumes plus ? me demanda Sophie.

— Le corps d'Alex réclame parfois de la nicotine, répondis-je, mais je préfère ne pas lui en donner. Je veux le maintenir en bon état le plus longtemps possible. Mais toi, comment se passe ton insertion ?

— Sophie a des occupations on ne peut plus intéressantes. Je peux passer mon temps à voyager et ça ne surprend personne de son entourage. L'été dernier, mes voyages au Cambodge et au Vietnam m'ont permis de découvrir que nous gagnions du terrain en Asie. Je repars bientôt, mais pour l'Amérique du Sud cette fois. J'ai envie de voir ce qui en est au Pérou.

— Autrement dit, fis-je, ton insertion se passe bien.

— Tout serait parfait s'il n'y avait pas ce souvenir qui n'arrête pas de refaire surface dans la mémoire de Sophie, dit-elle à voix basse.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demandai-je.

Elle prit une grande gorgée de bière.

— Elle s'est fait violer, répondit-elle. C'était son ami. La scène est assez cauchemardesque et je la revois si souvent que j'ai l'impression que c'est à moi que c'est arrivé.

— Les humaines sont parfois vulnérables.

— Pas nous, ajouta Sophie.

— Mais nous avons les mains liées, soupirai-je.

— La colonisation risque de prendre plusieurs années, m'expliqua-t-elle. Je sais où il habite et

j'y pense tous les jours. Je n'en peux déjà plus de rester sans rien faire.

— Qu'est-ce que tu suggères ? lui demandai-je avant de prendre une gorgée de bière.

— Je voudrais que tu m'aides à venger Sophie, répondit-elle.

— Si l'on se fait prendre, m'inquiétai-je, c'est toute la colonisation que nous risquons de faire échouer.

— Nous ne devons pas laisser de témoins derrière nous, fit-elle.

Je consentis à l'aider. Je te laisse imaginer la suite. Quand nous quittâmes l'appartement du violeur, quelques jours plus tard, ce qui en restait n'était pas très beau à voir. Mais une voisine nous vit sortir de l'immeuble et, malheureusement ou heureusement, cette femme était l'une des nôtres. Nous fûmes cruellement séparées. Nos supérieures décidèrent d'envoyer Sophie en mission d'aide humanitaire au Pérou et elles me contraignirent à retourner vivre chez les parents d'Alex.

— C'est la raison pour laquelle j'attends le train : je retourne à Sainte-Simone.

## CONCLUSION

Imaginons que désormais, en attendant que le train arrive, nos deux personnages se taisent et qu'ils prennent le temps de se considérer. Ils se sentent à la fois identiques et dissemblables. Emmanuel sort son paquet de cigarettes et Alex interrompt son geste.

— Ce n'est pas très bon, dit-elle.

On imagine Emmanuel ranger ses bâtonnets cancérigènes parce qu'il prend en considération l'avertissement d'Alex. Le jeune homme est dépassé par ce qui vient de lui arriver et par ce qu'il vient d'entendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'Alex et Emmanuel sont reliés par ce que l'ouïe excessivement développée de la jeune femme lui permet d'entendre : de tropismiques battements de cœurs. Le regard d'Emmanuel s'égaré : il semble observer l'horizon.

— Le train arrive, lance-t-il.

— Je peux ? demande timidement Alex en étirant sa main vers le ventre d'Emmanuel.

Imaginons qu'il l'observe, décontenancé, puis qu'il hoche la tête apathiquement. Alex enfouit délicatement sa main sous le t-shirt d'Emmanuel et touche le petit renflement de son abdomen. Elle sourit. Le train arrive, il s'interpose entre les protagonistes et nous. Quand il repart et que ses wagons cessent de nous bloquer la vue, Alex et Emmanuel ont disparu.

***L'idéal de l'androgynie dans Le réservoir des sens***

***de Nelly Kaplan***

## INTRODUCTION

### Lettre à Nelly Kaplan

Montréal, le 10 avril 2014

Chère Nelly Kaplan<sup>1</sup>,

Si, pour faire le lien entre mon texte de création et mon essai, j'ai eu envie de vous écrire plutôt que de faire une introduction conventionnelle, c'est d'abord parce qu'il m'a semblé que la rupture entre le volet création et le volet essai se ferait plus progressivement de cette façon. En effet, le genre épistolaire qui rassemble les correspondances réelles et fictives se situe quelque part entre fiction et réalité. Ce genre est donc tout indiqué pour agir à titre d'intermédiaire entre mon récit et mon analyse, plus conventionnelle, de votre recueil de nouvelles. Mais c'est également parce qu'après avoir passé tant de temps à lire vos œuvres et à lire la critique qui leur est consacrée, j'en suis venue à mieux vous saisir, notamment votre écriture. Ou du moins j'en ai l'impression. Pourtant, par souci d'honnêteté, je dois vous avouer qu'il y a deux ans, c'est-à-dire avant d'avoir discuté avec ma directrice de maîtrise du sujet de mon mémoire, j'ignorais complètement l'existence de votre œuvre intitulée *Le réservoir des sens*. Pour ma défense, je pourrais plaider que l'histoire culturelle a tendance à demeurer silencieuse au sujet des créatrices et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne celles qui, comme vous, ont œuvré en marge d'un courant littéraire ou artistique. Dans la majorité des cours et des séminaires de littérature auxquels j'ai assisté à l'université et dont le titre ne comprenait pas le mot *femme*, les œuvres d'auteures étaient très peu

---

<sup>1</sup> J'aurais pu recourir au pseudonyme de Belen sous lequel vous avez publié vos premiers textes littéraires, mais comme vous n'avancez plus masquée depuis longtemps, j'ai préféré vous désigner par votre « vrai » nom.

nombreuses dans les corpus à l'étude. C'est pourquoi j'ai espoir que des réflexions comme celle-ci, effectuées dans le domaine des études féministes en général et des *gender studies* en particulier, fassent en sorte qu'un plus grand nombre de femmes aussi talentueuses et « déjantées » que vous – pardonnez-moi pour l'emploi de cette épithète, mais elle vous correspond tant ! – voient leurs écrits enseignés dans différents cours et non uniquement dans ceux consacrés à la littérature des femmes. La ghettoïsation des artistes de sexe féminin qui vous fait horreur deviendrait alors obsolète, et leurs noms pourraient briller aux côtés de ceux des « grands écrivains » de l'histoire littéraire, comme Montaigne, Balzac, Flaubert, Proust ou Breton, bref de tous ceux que vous citez dans vos nouvelles incendiaires. Ce recueil qui enflamme l'esprit tout en éveillant le désir du lecteur ne pourrait pas mieux porter son nom : *Le réservoir des sens*. Quand ma directrice de maîtrise, passionnée par les productions littéraires où se côtoient le texte et les images, m'a suggéré d'étudier une de vos œuvres, illustrée par André Masson, je me suis empressée de me la procurer. Après avoir dévoré vos récits en à peine quelques heures, j'étais persuadée que mon essai devait absolument porter sur les nouvelles rassemblées en 1966 sous le titre ambivalent d'un *Réservoir des sens*. Il me fallait trouver un lien entre ma propre création et les récits m'inspirant : un exemple littéraire à partir duquel mon écriture allait pouvoir prendre son essor. Ce sont la manière dont vous jouez avec le sexe et le *gender* de vos protagonistes ainsi que la non-coïncidence des identités féminine et masculine avec certains attributs ou comportements sexuels, qui ont retenu mon intérêt. Comme vous avez déjà affirmé qu'« une création digne de ce nom ne peut être qu'androgyn<sup>2</sup> », ma réflexion sera consacrée à ce que j'appellerais une « poétique de l'androgynie » caractéristique de votre démarche entre les arts et les médias, convoqués tout au long de votre carrière en France. Autrement dit, en

---

<sup>2</sup> Je reprends votre propos dans « Kaplan dans tous ses états », dans Mireille Calle-Gruber et Pascale Risterucci (dir.), *Nelly Kaplan : le verbe et la lumière*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 27-28.

étudiant vos nouvelles, il m'importe de comprendre comment vous parvenez à brouiller les identités sexuées et sexuelles. Y a-t-il une meilleure façon de saisir le fonctionnement d'une œuvre qu'en tentant soi-même d'y plonger pour créer, à partir de cette source d'inspiration, un texte à son image ? Cette manière de procéder a donné naissance à un récit qui a pour titre *Ce ne sont que des corps*. Vous comprendrez aisément le jeu de mots qui compose le titre de ma première création littéraire.

À présent, il est temps de puiser dans ce *Réservoir des sens* afin d'en analyser la structure et de répondre à un certain nombre de questions que soulève votre écriture. De quelle façon procédez-vous à la réécriture des valeurs éthiques et esthétiques du surréalisme ? En quoi le sexe de vos protagonistes ne coïncide-t-il pas avec leur *gender* ? Pourquoi empruntez-vous aussi souvent les mots des autres dans votre recueil ? C'est à ces questions que je réfléchirai en analysant cette œuvre qui jette une passerelle entre le surréalisme et certaines idées féministes des années 1970, desquelles vous avez pourtant pris vos distances. Sachez que je vous suis infiniment reconnaissante de ces nouvelles qui datent d'avant la révolution sexuelle de mai 68, mais qui me paraissent toujours d'actualité. Peut-être plus que jamais.

Bien à vous,

Geneviève S.

## LE RIRE DE NELLY KAPLAN

N'en déplaise à son auteure, qui refuse d'adhérer à tous les mouvements en « isme »<sup>3</sup> en dévoilant l'absurdité des conventions sociales, des légendes et des mythes associés aux identités sexuées et sexuelles, *Le réservoir des sens* pourrait être considéré comme l'une des œuvres de fiction ironique les plus féministes de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Nelly Kaplan utilise, dans son recueil de nouvelles, diverses stratégies d'humour (noir) et d'ironie qui lui permettent de pointer du doigt les identités stéréotypées associées aux comportements de ses personnages, afin de démontrer que ces différences sont construites sur la base d'une conception dichotomique du féminin et du masculin. En effet, les nouvelles du recueil mettent en scène des univers où le pouvoir appartient aux femmes. Dès le deuxième récit du *Réservoir des sens*, le narrateur annonce : « nous vivons de nouveau sous le régime du matriarcat. Les femmes ont gagné la partie. Et elles l'ont bien gagnée. Leur ancien servage, nous sommes en train de le payer durement. Nous, les hommes<sup>4</sup> ». En lisant ces lignes, le lecteur ignore encore jusqu'où le conduira son incursion dans ce monde étrange où les hommes sont réduits à l'esclavage, tués, dévorés et remplacés par des machines.

Dans son essai intitulé *Gender Trouble*<sup>5</sup> où elle cherche à ouvrir le champ des possibilités en matière de *gender*, Judith Butler parle d'un rire qui subvertit la vision essentialiste du féminin et du masculin. La philosophe explique que les pratiques parodiques des identités sexuées et sexuelles performées produisent un effet de pastiche qui révèle le

---

<sup>3</sup> Voir Mireille Calle-Gruber, « Préface », dans Mireille Calle-Gruber et Pascale Risterucci (dir.), *op. cit.*, p. 8.

<sup>4</sup> Nelly Kaplan, *Le réservoir des sens suivi de La gardienne du temps*, Paris, Le Castor astral, 1995 [1966], p. 17. Désormais, les références à cette œuvre seront indiquées par l'abréviation *R*, suivie du numéro de page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>5</sup> Judith Butler, *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, New York, 2006 [1990].

statut fantasmatique de ces identités<sup>6</sup>. Le rire, à vocation subversive des normes et des attentes en vigueur dans une société donnée vis-à-vis des femmes et des hommes (en tant que construits culturels), se situe dans cet effet de pastiche. Autrement dit, le fait que l'on puisse imiter le *gender* de façon parodique démontre qu'il relève de la performance et, par conséquent, de l'illusion. On ne s'étonnera pas de retrouver ce rire subversif dans pratiquement chacune des nouvelles du *Réservoir des sens*. D'ailleurs, Denys-Louis Colaux parle d'un « rire kaplanien » qui carnavalise les « vérités ambiantes »<sup>7</sup>, tandis que Mireille Calle-Gruber note que « l'humour, pour Nelly Kaplan, est la plus haute révolte de l'esprit<sup>8</sup> ».

Dans « Ironie, parodie, pastiche : au rendez-vous du lecteur », Pascale Hellégouarc'h donne une définition du pastiche qui rejoint l'idée de Butler et qui s'applique particulièrement bien à certaines stratégies scripturaires de Belen :

Le pastiche peut apparaître comme la contestation d'un pouvoir et le moyen le plus simple pour y parvenir est de s'y immiscer, d'en démonter les rouages, d'en souligner éventuellement l'arbitraire, en n'oubliant jamais que le choix même de ce pouvoir le garantit. Celui-ci est considéré ici dans son sens large d'autorité, il peut désigner par exemple un contexte culturel qui, par son rayonnement, devient référence, instrument d'inclusion et d'exclusion.<sup>9</sup>

Il s'agit de bien connaître les modèles qui font autorité, comme c'est le cas pour le surréalisme à l'époque où Kaplan s'installe à Paris<sup>10</sup>, pour les attaquer de l'intérieur. C'est

---

<sup>6</sup> Voir Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. par Cynthia Kraus, Paris, Éditions La Découverte, 2005 [1990], p. 273.

<sup>7</sup> Denys-Louis Colaux, *Nelly Kaplan : portrait d'une flibustière*, Paris, Dreamland Éditeur, 2002, p. 41.

<sup>8</sup> Mireille Calle-Gruber, « Les yeux de la langue, l'oreille des images de Nelly Kaplan. Et quoi de l'érotique ? », dans Guillaume Bridet et Anne Tomiche (dir.), *Genres et avant-gardes*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 166.

<sup>9</sup> Pascale Hellégouarc'h, « Ironie, parodie, pastiche : au rendez-vous du lecteur », dans Mustapha Trabelsi (dir.), *L'ironie aujourd'hui : Lectures d'un discours oblique*, Sfax, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 75.

<sup>10</sup> En effet, dans « L'écriture surréaliste de Nelly Kaplan », Stella Behar écrit qu'au « moment où elle rencontre et côtoie Gance, Soupault, Breton, Mandiargues ou Masson, le surréalisme n'est déjà plus l'avant-garde, mais une institution esthétique qui fait autorité » (dans Georgiana M. M. Colville et Katharine Conley [dir.], *La femme s'entête. La part du féminin dans le surréalisme*, Paris, Lachenal et Ritter, 1998, p. 276-277).

ce à quoi s'amuse la nouvelliste dès ses premiers récits, qu'elle fut incitée à composer par Philippe Soupault. Elle le fait en empruntant certaines caractéristiques à la poétique surréaliste et en s'amusant à réécrire les valeurs esthétiques et éthiques de ce mouvement culturel, artistique et littéraire de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, au sein duquel les représentations visuelles et littéraires du « féminin » sont souvent problématiques.

### **Effets de mimétisme dans la nouvelle « Le réservoir des sens »**

Comme le note Colaux, Belen « fait métier de *tordre le cou* à certains mythes<sup>11</sup> ». C'est particulièrement vrai en ce qui concerne le mythe de l'éternel féminin, revu par les surréalistes sous forme de la femme-enfant et de la muse, mais également de la femme violente voire criminelle. La nouvelliste applique les paroles d'André Breton lorsqu'il affirme : « on conçoit que le surréalisme n'ait pas craint de se faire un dogme de la révolte absolue, de l'insoumission totale, du sabotage en règle<sup>12</sup> ». Mais elle pousse la révolte plus loin, notamment grâce à l'ironie et à la parodie de certaines valeurs chères aux surréalistes. Kaplan connaît très bien les idées et les valeurs de l'avant-garde et sa parfaite connaissance du surréalisme lui permet justement de jouer et de déjouer ces idées. Elle explique par exemple la raison pour laquelle elle aime tant détourner les mots de leur signification première en reprenant la définition de l'image surréaliste dans son prologue à l'édition de 1995 du *Réservoir des sens* : « Quand par des paroles (ou des images) on rapproche des idées que théoriquement rien ne devrait rapprocher, le texte (ou l'image) qui en résulte devient plus puissant, parfois plus étrange, plus dérangeant aussi » (R, p. 8).

---

<sup>11</sup> Denys-Louis Colaux, *op. cit.*, p. 145.

<sup>12</sup> André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1971, p. 78.

Dans son article « Surrealist Black Humour : Masculine/Feminine<sup>13</sup> », Susan Rubin Suleiman examine cette caractéristique de la poétique kaplanienne. La critique souligne que les femmes artistes inscrites en marge du surréalisme ont tendance à utiliser trois stratégies d'écriture distinctes en ce qui concerne l'humour noir : elles s'assimilent docilement au mouvement surréaliste – c'est le cas notamment de Gisèle Prassinos et de Leonora Carrington, que Breton mentionne dans son anthologie de l'humour noir –, elles en font une parodie hostile, ou elles se positionnent entre ces deux postures par ce que Suleiman appelle le mimétisme<sup>14</sup>. Il s'agit d'un terme emprunté à Luce Irigaray, qui le théorise dans un contexte féministe en parlant de « *mimicry* » dans *Ce sexe qui n'en est pas un*, ouvrage philosophique phare des années 1970. La définition qu'elle en donne est d'ailleurs incontournable dans le cadre de notre analyse :

Jouer de la *mimésis*, c'est donc, pour une femme, tenter de retrouver le lieu de son exploitation par le discours, sans s'y laisser simplement réduire. C'est se resoumettre – en tant que du côté du « sensible », de la « matière »... – à des « idées », notamment d'elle, élaborées dans/par une logique masculine, mais pour faire « apparaître », par un effet de répétition ludique, ce qui devait rester occulté : le recouvrement d'une possible opération du féminin dans le langage<sup>15</sup>.

Suleiman rappelle que les femmes qui gravitaient autour du surréalisme étaient généralement plus jeunes que les membres masculins du mouvement et qu'elles commençaient à produire plus tard que ceux-ci. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles leur version de la pratique surréaliste constitue à la fois une réponse et une modification des iconographies et des mythologies créées par les éminents représentants du de l'avant-garde (Breton, Soupault, Éluard, Aragon, Dali et Ernst, entre autres), particulièrement pour ce qui est de la représentation de la sexualité. D'ailleurs, la critique note que « [d]ans le mimétisme, la

---

<sup>13</sup> Susan Rubin Suleiman, « Surrealist Black Humour : Masculine/Feminine », *Papers of Surrealism*, n 1, hiver 2003. [En ligne] <[http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal1/acrobat\\_files/Suleiman.pdf](http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal1/acrobat_files/Suleiman.pdf)>, consulté le 10 janvier 2014.

<sup>14</sup> Voir *ibid*, p. 5.

<sup>15</sup> Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 2003 [1977], p. 74.

femme “imite” le modèle de la féminité qu’elle se voit proposé par l’homme, mais elle le fait d’une façon consciente, voire parodique qui relève du statut de la citation<sup>16</sup> ». Butler ne dira pas autre chose quelque vingt ans plus tard. Il s’agit par conséquent, de tracer un tableau de la femme de façon à ce qu’elle corresponde à une version parodique des stéréotypes mâles qui lui sont rattachés dans le mouvement. Le mimétisme implique, par ailleurs, une double allégeance de la part des femmes qui l’emploient. D’une part, celles-ci sont fidèles à certaines caractéristiques de l’avant-garde, de l’autre, elles participent à la mise en cause des représentations littéraires et visuelles du « féminin » telles que proposées par les membres officiels du surréalisme. C’est une stratégie d’écriture qui porte à confusion, puisqu’on peut en faire plusieurs interprétations. Suleiman considère que parmi les femmes auteures et artistes œuvrant en marge du mouvement, Belen est probablement celle qui recourt le plus souvent au mimétisme. Dans « Surrealist Black Humour : Masculine/Feminine », elle qualifie d’ailleurs la nouvelliste de « *mistress of raunchy black humour*<sup>17</sup> ».

La nouvelle « Le réservoir des sens », qui donne son nom au recueil, est particulièrement représentative de cette pratique parodique du mimétisme. Mais pour contester certains aspects du mouvement, Kaplan doit s’y immiscer. Ainsi reprend-elle à son compte l’importance accordée par exemple au merveilleux. Dans ses *Manifestes du surréalisme*, Breton souligne que « le merveilleux est toujours beau, n’importe quel merveilleux est beau, il n’y a même que le merveilleux qui soit beau<sup>18</sup> ». C’est probablement la raison pour laquelle *Le réservoir des sens* est teinté de merveilleux d’un bout à l’autre, d’un merveilleux toutefois déconcertant. Dans la nouvelle en question, le narrateur, un robot

---

<sup>16</sup> Susan Rubin Suleiman, « En marge : les femmes et le surréalisme », *Pleine marge*, n 17, 1993, p. 65.

<sup>17</sup> Voir Susan Rubin Suleiman, « *Surrealist Black Humour: Masculine/Feminine* », *Papers of Surrealism*, 1, hiver 2003, *loc. cit.*

<sup>18</sup> André Breton, *op. cit.*, p. 24.

sexuel nommé Cornélius, décrit la façon dont sa maîtresse l'a conçu en ces termes : « Tout son savoir, acquis pendant de longues années d'études où la science et la magie se rejoignaient à nouveau, fut employé pour faire de moi le plus perfectionné et compréhensif des robots. » (R, p. 103) On l'aura compris, la maîtresse de Cornélius est, de façon paradoxale, à la fois une femme de science et une sorcière. Si l'ouvrage *Surréalisme et sexualité*<sup>19</sup> de Xavière Gauthier commence à dater, il n'en demeure pas moins un répertoire relativement exhaustif des mythes de l'éternel féminin revus par l'avant-garde. Comme le note la critique, dans les œuvres surréalistes, la femme est souvent représentée comme étant la détentrice d'un pouvoir magique : « Si les femmes possèdent un pouvoir, ce n'est jamais un pouvoir politique, mais toujours magique, même s'il est maléfique.<sup>20</sup> » La conjugaison du pouvoir magique que les membres du mouvement confèrent aux femmes et du pouvoir scientifique, normalement attribué aux hommes, font de la créatrice de Cornélius un être pratiquement invulnérable qui n'a qu'une seule faiblesse : sa concupiscence. C'est-à-dire que le personnage féminin de Kaplan n'est pas l'objet passif du désir mâle comme dans les représentations littéraires et visuelles de l'avant-garde<sup>21</sup>, mais qu'il est l'un des sujets désirants du récit. En effet, l'auteure du *Réservoir des sens* emprunte également au surréalisme la notion d'« Éros comme force subversive » qui, comme l'indique Gauthier, est l'« un des leitmotifs les plus constants et les plus constitutifs de l'esprit surréaliste<sup>22</sup> ». La sexualité est un thème omniprésent dans le recueil de nouvelles et elle joue un rôle particulièrement important dans « Le réservoir des sens », où une femme de science qui a « épuisé toutes les sensations connues » (R, p. 103) prend la décision de concevoir Cornélius, un robot sexuel permettant « d'innombrables fantaisies » (*ibid.*). Mais Cornélius ne se

---

<sup>19</sup> Xavière Gauthier, *Surréalisme et sexualité*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>21</sup> Voir *ibid.*, p. 191.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 31.

satisfait pas de plonger sa « maîtresse dans toutes sortes de délices » (*ibid.*), il voudrait également offrir à son mécanicien « quelques-uns des plaisirs [qu'il] donne chaque jour à [sa] maîtresse et qui semblent tant la satisfaire » (*R*, p. 104). Quand la femme de science s'en aperçoit, elle devient folle de jalousie et veut empêcher son robot de revoir son mécanicien. Cornélius, pour qui le monde des humains est devenu insupportable sans son mécanicien, décide de séduire sa créatrice et de la détruire en libérant « à la fois tous les mécanismes du plaisir » (*R*, p. 106). Une fois sa maîtresse désintégrée, il attend impatiemment l'arrivée de son mécanicien pour pouvoir découvrir la sexualité avec « la branche qu'ils appellent masculine » (*R*, p. 104).

Ce robot bisexuel n'est pas sans rappeler le mythe de l'androgyné primordial qui, selon Gauthier, aurait hanté l'imaginaire de Breton. En effet, dans *Surréalisme et sexualité*, nous retrouvons l'idée selon laquelle le mythe platonicien serait présent de manière générale dans les œuvres surréalistes, mais uniquement de façon faussée<sup>23</sup>. Chez Platon, au départ, rappelons-le, il existe trois catégories d'humains : les femmes, les hommes et les androgynes, mais comme les humains sont trop forts et orgueilleux, Zeus les punit en les coupant en deux. Par la suite, chaque morceau regrette sa moitié et cherche à s'unir à elle de nouveau. C'est l'origine de la quête amoureuse, de l'autre moitié nous permettant d'être en complémentarité : les parties mâles des androgynes recherchent des parties femelles et vice-versa, tout comme les coupures de femmes recherchent d'autres coupures de femmes et les morceaux d'hommes, d'autres morceaux d'hommes<sup>24</sup>. Gauthier note que pour Platon, cette troisième catégorie est la meilleure, alors que chez Breton, c'est la première catégorie, la plus traditionnelle, qui sera idéalisée. Les surréalistes n'évoquent d'ailleurs que très rarement

---

<sup>23</sup> Voir *ibid.*, p. 72-73.

<sup>24</sup> Voir Platon, *Le banquet*, Paris, Flammarion, 2000, p. 115-118.

les deux autres<sup>25</sup>. Ainsi, comme le souligne Gauthier, « la sexualité des surréalistes est, dans son ensemble, une sexualité parfaitement hétérosexuelle et “normale”, au sens où l’entend notre société<sup>26</sup> ». Dans « Le réservoir des sens », le personnage du robot Cornélius n’est ni une moitié d’androgyn, ni une moitié de femme, ni une moitié d’homme : c’est une machine aux possibilités diverses. Ce personnage bisexuel permet à Kaplan de convoquer simultanément le fantasme bretonien du mythe de l’androgyn et le mythe platonicien lui-même pour créer une nouvelle identité sexuelle qui pousse le lecteur à penser plus loin la diversité des identités sexuées et sexuelles. Car au sein du mouvement surréaliste, l’homosexualité était très mal vue. Plusieurs de ses membres, Breton le premier, s’opposaient même violemment à cette forme de sexualité, ce qui a mené à l’exclusion de René Crevel, par exemple. Le rejet de l’identité homosexuelle incite d’ailleurs Gauthier à croire que les surréalistes montraient eux-mêmes certaines tendances homosexuelles<sup>27</sup>.

Outre la question de l’hétérosexualité et de la bisexualité, la nouvelle « Le réservoir des sens » investit un autre thème cher aux surréalistes, la psychanalyse, pour mieux le déconstruire. L’auteure de *Surréalisme et sexualité* note :

Dans la genèse du sujet, telle que Freud l’a conçue, nous trouvons au départ une notion de circularité. L’enfant ne fait qu’un avec sa mère. Seule la présence d’un tiers, d’un médiateur, le père, donne à l’enfant une conscience particulière de sa mère et fait se cliver le duo. À ce moment le sujet, dont la structure est originairement et foncièrement narcissique, entre dans le devenir<sup>28</sup>.

C’est ce qui semble se produire dans la nouvelle. Cornélius ne fait qu’un avec sa maîtresse et créatrice jusqu’à ce qu’un médiateur, son mécanicien, les sépare : « Elle me garde

---

<sup>25</sup> Voir Xavière Gauthier, *op. cit.*, p. 72-73.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>27</sup> Voir *Ibid.*, p. 232-240.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 78.

jalousement. Personne ne m'a vu sur terre, sauf le mécanicien qui vient toutes les semaines pour ajuster mes pièces et graisser mon mécanisme parfait et vulnérable. » (R, p. 104) La femme de science et son mécanicien représentent donc des figures parentales aux yeux de Cornélius. Mais la véritable genèse du sujet a lieu après le complexe d'Œdipe tel que Freud l'a théorisé. Kaplan met en scène un robot qui, plutôt que de vouloir tuer son père, s'éprend de sa figure paternelle et tue sa figure maternelle dans une boucle infernale où le complexe d'Œdipe n'est finalement jamais résolu : « *Je sais* que je dois revoir coûte que coûte mon charmant ami, parce que sans lui le monde des humains m'est devenu insupportable ; je sais qu'il faut vaincre ma maîtresse, et vite » (R, p. 105). La réécriture kaplanienne du complexe d'Œdipe montre les limites du modèle en affirmant que d'autres configurations sont possibles. Le plus intéressant est le fait qu'une autre configuration soit imaginée par un automate androgyne et non par un être humain. Le robot Cornélius est une copie ratée d'un mâle hétérosexuel qui est incapable de reproduire les normes associées à son identité sexuelle. Pour Butler, les personnages comme Cornélius, qui proposent de nouvelles configurations identitaires, permettent de remettre en question les récits naturalisants de l'hétérosexualité obligatoire tel que le complexe d'Œdipe<sup>29</sup>.

Kaplan emprunte également à la psychanalyse le concept de l'*Unheimliche* ou d'inquiétante étrangeté, lui aussi théorisé par Freud<sup>30</sup>. Parmi les représentations de la femme par les surréalistes, une association s'établit souvent entre la femme et la machine<sup>31</sup>. La femme automatique les intéresse parce qu'elle leur rappelle la notion d'inquiétante étrangeté. Dans son ouvrage, Freud explique que l'*Unheimliche* est souvent provoqué par un être qui

---

<sup>29</sup> Voir Judith Butler, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, op. cit., p. 272-273.

<sup>30</sup> Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.

<sup>31</sup> Le peintre surréaliste Max Ernst, entre autres, a fait un tableau intitulé *La femme chancelante* où une femme est accrochée à un engrenage mécanique et le photographe Man Ray a immortalisé Meret Oppenheim s'appuyant, nue, contre une roue d'imprimerie. Cette photographie a pour titre *Érotique voilé*.

semble posséder une âme alors qu'il n'est pas vivant. C'est le cas notamment des personnages de cire, des poupées artificielles et des automates<sup>32</sup>. On l'aura compris, dans « Le réservoir des sens », Kaplan s'approprie également ce concept. Mais contrairement aux surréalistes, elle établit une association entre l'homme et la machine puisque Cornélius est un robot mâle.

Enfin, le lecteur est en mesure de détecter de nombreuses contradictions entre les mythes de l'éternel féminin entretenus ou produits par les surréalistes. Comme l'explique Gauthier, « [a]u terme de cette approche de la femme à travers les œuvres surréalistes, il apparaît que les attributs les plus contradictoires, les plus incompatibles lui ont été donnés, tranquillement mêlés, très souvent par le même auteur et quelquefois au sein de la même œuvre<sup>33</sup> ». Kaplan se moque avec humour et ironie de la manie des surréalistes en attribuant des caractéristiques contradictoires à la maîtresse de Cornélius et en les juxtaposant. Il s'agit d'antithèses telles que « douce et cruelle » (*R*, p. 103), « son sourire doux et redoutable » (*R*, p. 105) et « triomphante et soumise » (*R*, p. 106). Ces qualificatifs provoquent le rire chez qui connaît la façon dont les surréalistes glorifient les femmes, notamment dans leurs œuvres poétiques. Mais fidèle à elle-même et contrairement aux membres du surréalisme, Kaplan n'utilise pas uniquement des qualificatifs contradictoires pour désigner ses personnages féminins : son robot de sexe masculin est décrit de façon tout aussi antinomique puisqu'il dit de ses circuits qu'ils sont un « mécanisme parfait et vulnérable » (*R*, p. 104).

Kaplan mime, dans sa nouvelle, les valeurs esthétiques et éthiques du surréalisme telles que l'importance accordée au merveilleux et à l'érotisme, l'idéal du mythe de

---

<sup>32</sup> Voir Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 224.

<sup>33</sup> Xavière Gauthier, *op. cit.*, p. 194.

l'androgynisme primordial, le complexe d'Œdipe, le concept d'inquiétante étrangeté et les nombreuses contradictions entre les mythes de l'éternel féminin. Mais elle le fait en déconstruisant certaines idées, valeurs et images à l'aide de l'humour et de l'ironie. Ceci a pour effet d'inciter le lecteur à élargir sa façon de penser les identités sexuées et sexuelles. Néanmoins, l'idéalisation de la femme et du « féminin » est loin d'être l'unique idée à laquelle s'attaque Kaplan. En effet, dans *Le réservoir des sens*, elle semble anticiper la discussion des identités du « féminin » et du « masculin » en soulignant leur caractère construit, donc arbitraire, à travers le processus de renversement des deux entités conçues comme antagonistes.

### **Travestissement des personnages dans « L'élection de M. Univerge »**

Comme le souligne Andrea Oberhuber dans sa postface au *Lieu du genre : la narration comme espace performatif du genre*,

[l]'identité du sujet n'existe que sous la forme d'une série de performances, de mises en scène d'une identité que l'on veut bien adopter le temps du *jeu* de rôle, justement, que l'on performe tous les jours, devant soi ou face à autrui. Tant le sujet femme que le sujet homme « performant » une identité : celle-ci n'existe que parce qu'elle est donnée à voir quotidiennement ; et c'est en raison de leur itération que les normes de l'identité sexuée finissent par sembler naturelles<sup>34</sup>.

En d'autres mots, les identités féminines et masculines sont performées par les sujets qui choisissent de les endosser, comme on porte un masque ou un habit dans le but de modifier son image. Kaplan masculinise ses personnages féminins et féminise ses personnages masculins dans *Le réservoir des sens* afin de les faire apparaître sous une nouvelle lumière, de confronter le lecteur aux idées reçues en matière d'identités « naturelles ». Le rire

---

<sup>34</sup> Oberhuber, Andrea, « Postface : *Gender Politics* et genre de questions littéraires », dans Patrick Farges, Cécile Chamayou-Kuhn et Perin Emel Yavuz (dir.), *Le lieu du genre : la narration comme espace performatif du genre*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, p. 206.

subversif du recueil de nouvelles s'attaque donc aux idées reçues en ce qui a trait aux identités sexuées. Dans *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot définissent ainsi les idées reçues : « Elles inscrivent des jugements, des croyances, des manières de faire et de dire, dans une formulation qui se présente comme un constat d'évidence et une affirmation catégorique.<sup>35</sup> » Or, nombreuses sont les affirmations catégoriques quand il est question des identités et des rôles sexués. Dans « Féminin/Masculin : jeux et transformations », Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin affirment que la littérature, parce qu'elle est située entre le discours et le social, permet d'examiner les rapports entre le sexe et le genre. Le genre, dans le sens de *gender*, c'est-à-dire les rôles sexués performés sous les signes « féminin » et « masculin », ne sont pas des faits exclusivement biologiques, mais surtout des constructions sociales et culturelles, des rôles imposés qui, avec le temps, se confondent avec le réel par leur ritualisation<sup>36</sup>. Le concept de *gender* permet de lire une œuvre comme *Le réservoir des sens* à la lumière des significations textuelles produites par ces rôles sexués. Le recueil de nouvelles se prête bien à une lecture du *gender* puisqu'il jette un nouvel éclairage sur les identités sexuées en jouant avec les attributs du « féminin » et du « masculin ». Les personnages de femmes et d'hommes mis en scène par Kaplan sont présentés comme des « travestis », tel que le fait remarquer Éric Fassin dans sa préface à l'édition française de *Gender Trouble* : « Hommes ou femmes, hétérosexuels ou pas, que nous soyons plus ou moins conformes aux normes de genre et de sexualité, nous devons jouer notre rôle, tant bien que mal, et c'est le jeu du travesti qui nous le fait comprendre<sup>37</sup>. » En tant que travestis, les protagonistes du *Réservoir des sens* n'imitent

---

<sup>35</sup> Amossy, Ruth et Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 24.

<sup>36</sup> Voir Boisclair, Isabelle et Lori Saint-Martin, « Féminin/Masculin : jeux et transformations », *Voix et images*, vol. 32, n°2, hiver 2007, p. 10-11.

<sup>37</sup> Éric Fassin, « Préface », dans Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, op. cit., p. 16-17.

pas des originaux : ils sont la démonstration de l'idée que le genre n'est qu'une mascarade, c'est-à-dire que les gens « qui se croient “normaux” risquent d'être aveugles à leur condition tout à la fois mélancolique et parodique : ils ne se rendent même pas compte qu'ils doivent chaque matin aller chercher dans leur placard [...] le même costume<sup>38</sup> ».

La nouvelle « L'élection de M. Univerge », dont l'intitulé est construit sur un astucieux calembour, se prête bien à une analyse du travestissement chez les personnages de Kaplan. Le titre normalement accordé au gagnant de la compétition mondiale de culturisme est ici transformé selon un jeu paronymique qui renvoie au sexe masculin. Quant au mot « élection », il est à une lettre près du mot « érection », ce qui nous fait immédiatement comprendre sur quel type de concours porte la nouvelle. Il semble d'ailleurs difficile de ne pas lier le nom de ce texte avec la célèbre compétition féminine de beauté internationale connue sous le nom de *Miss Universe*. En effet, puisqu'il ne met pas l'accent sur les muscles ou la force des compétiteurs, mais sur leurs attributs sexuels, il évoque d'emblée cette compétition qui était initialement un concours de bikinis, évalué par un jury composé d'hommes se réjouissant de ce que peut proposer la nature féminine.

Comme on peut le constater, Kaplan renverse, dans ce récit, le modèle philosophique aristotélicien sur lequel sont conçus les rapports entre « féminin » et « masculin ». Celui-ci « repose sur une vision binaire et hiérarchisée : le masculin est lié à des valeurs positives (esprit, raison, création) et le féminin au pôle négatif opposé (corps, folie, procréation)<sup>39</sup> ». La narratrice présente donc ainsi les participants de la compétition : « Au fond, il s'agit de garçons faciles qui n'aspirent qu'à une vie assurée, rêvant d'être élus pour pouvoir ainsi

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

<sup>39</sup> Isabelle Boisclair et Lori Saint-Martin, *loc. cit.*, p. 11.

obtenir un contrat au Kino-Virtuel ; ou se marier. Des hommes sans intérêt, quoi ! » (*R*, p. 91). Dans cette phrase à valeur caustique, la narratrice décrit les participants comme étant des coquilles vides, des hommes utilisant leur corps avantageux pour obtenir ce qu'ils désirent : se marier. Or, le mariage conduit traditionnellement à la procréation. Cette valeur associée au féminin jusqu'à la révolution sexuelle des années 1960, ici recherchée par les participants du concours, est rejetée par pratiquement chacune des héroïnes du recueil. Ainsi, la protagoniste de la nouvelle « Le plaisir solidaire », une jeune femme fraîchement décédée ramenée à la vie par les caresses d'un nécrophile, termine son récit sur les mots suivants : « *je sais* que nous vivrons très heureux et que nous n'aurons pas d'enfants » (*R*, p. 38). Quant à la nouvelle « Aimez-vous les uns sur les autres », elle commence de cette façon : « que les âmes sans cibles et les petits enfants ne viennent pas à moi » (*R*, p. 63). La nouvelliste reprend la formule qui clôt les contes de fées et les paroles du Christ de façon à exprimer le refus de procréer de ses protagonistes. Les personnages féminins du *Réservoir des sens* sont liés à des caractéristiques généralement attribuées aux hommes, telles que la puissance (« je ne pourrai pas vous épargner » [*R*, p. 16]), le savoir (« en femme de science, elle voulait aller encore plus loin dans la recherche » [*R*, p. 103]) et la raison (« Elles ont toujours raison. Même quand elles se montrent peinées par notre incurable crétinisme » [*R*, p. 19]). Les personnages masculins montrent en revanche des traits jugés typiquement féminins tels que la faiblesse (« C'est l'éternel masculin avec ses faiblesses et ses roueries » [*R*, p. 18]), le corps (« Ils sont tous là, de profil sur la scène, parés de leur plus éblouissante nudité » [*R*, p. 91]) et l'intuition (« Il le sait d'ailleurs, avec cette étrange intuition propre à son sexe » [*R*, p. 92]).

Le travestissement des protagonistes, c'est-à-dire la masculinisation des personnages féminins et la féminisation des personnages masculins, s'effectue aussi parfois sur le plan de

la narration et, par conséquent, celui de la focalisation. Dans un article intitulé « Deviant Games », Gwendolyn Wells propose une lecture intéressante des *Mémoires d'une liseuse de draps*<sup>40</sup> de Kaplan en suggérant que le roman constitue une perversion humoristique et féministe d'un genre déjà pervers : la littérature pornographique<sup>41</sup>. Le recueil de nouvelles *Le réservoir des sens* peut être lu sous le même angle. Selon Wells, dans *Les mémoires d'une liseuse de draps*, Kaplan s'approprie les lieux communs de la littérature pornographique et déstabilise le lecteur en les soumettant à des stratégies scripturaires féministes :

*While managing to include in her novel virtually the entire constellation of pornographic commonplaces, she brings to the game an exuberant collage of strategies, embracing parody, carnivalesque reversal, theft and giddy recombination to produce an explosive bust of destabilizing laughter*<sup>42</sup>.

C'est effectivement ce que les différentes stratégies employées dans *Le réservoir des sens* provoquent chez le lecteur : une rafale de rires. L'auteure de « Deviant Games » souligne également l'importance accordée au regard dans les textes érotiques où le voyeurisme fonctionne comme dispositif narratif. Ces récits sont généralement construits de façon à inclure un lecteur hétérosexuel de sexe masculin et à lui donner l'impression qu'il participe à la scène. Autrement dit, ces textes dédoublent le regard masculin sur le corps de la femme, qui se soumet sous le regard absorbé d'un hypothétique lecteur mâle. Or, dans *Mémoires d'une liseuse de draps*, comme dans plusieurs nouvelles du *Réservoir des sens*, Kaplan brise cette dynamique en déplaçant le regard du lecteur. Dans « L'élection de M. Univerge », par exemple, elle insiste sur l'inscription à la première personne d'une subjectivité féminine : sa nouvelle ne cherche pas à inclure un lecteur hétérosexuel, mais une lectrice hétérosexuelle qui peut s'imaginer participer à l'action du texte ou, du moins, d'y être une voyeuse. Le renversement est d'autant plus considérable du fait que les personnages masculins s'offrent

---

<sup>40</sup> Belen, *Mémoires d'une liseuse de draps*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1974.

<sup>41</sup> Voir Wells, Gwendolyn, « Deviant Games », *L'esprit créateur*, n° 4, 1991, p. 70.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 71.

au regard sur une scène et que les personnages féminins les observent depuis le premier rang : « Ils sont tous là, de profil sur la scène, parés de leur plus éblouissante nudité. [...] Nous, les membres du jury, assises au premier rang, observons leurs atouts avec une attention amusée et un brin de mépris » (R, p. 91). Mais si *Le réservoir des sens* met en scène des personnages dont le travestissement brouille la pensée dichotomique des enjeux identitaires, son rire témoigne d'une volonté de dénoncer l'injustice des rapports de pouvoir entre les sexes.

### **Critique de la hiérarchie sociale dans « Je vous salue, Maris... »**

À la lecture du *Réservoir des sens*, on ne peut faire autrement que de partager l'avis de l'auteur de *Nelly Kaplan : portrait d'une flibustière* lorsqu'il écrit que la nouvelliste « sent, mieux que quiconque sans doute, la veille blessure infligée aux femmes<sup>43</sup> ». Si, comme l'exprime Colaux, Kaplan n'est ni une « suffragette en herbe » ni une « militante féministe »<sup>44</sup>, elle n'en est pas moins une audacieuse assaillante des rapports de pouvoir entre les sexes. En ce qui concerne la hiérarchie sociale, Oberhuber rappelle que :

Judith Butler, dans *Gender Trouble*, part de l'idée que l'univocité du sexe, la cohérence interne du genre et le cadre binaire qui régit à la fois le sexe et le *gender* sont des fictions régulatrices instaurées différemment à chaque époque clef de l'histoire de l'humanité ; avec comme finalité de consolider voire de « naturaliser » des régimes de pouvoir convergents de la domination masculine. À l'intérieur de ce cadre normatif, les identités « autres » sont considérées comme des anomalies troublant l'ordre établi<sup>45</sup>.

La conception dichotomique des identités et des rôles sexués justifie des rapports de pouvoir entre les sexes qui n'ont pas lieu d'être, et les identités qui n'y correspondent pas perturbent

---

<sup>43</sup> Colaux, *op. cit.*, p. 61.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>45</sup> Andrea Oberhuber, *loc. cit.*, p. 201.

cette hiérarchie sociale. Certains héros de papier – c’est le cas des protagonistes du *Réservoir des sens* – peuvent sembler socialement impossibles dans le contexte où les a plongés leur auteure. Mais en revendiquant des positions identitaires que nous n’avons pas l’habitude de voir, ces personnages déconstruisent les normes et « [d]e nouvelles configurations narratives du *gender* prennent alors la place du réel<sup>46</sup> ».

Le protagoniste de la nouvelle « Je vous salue, Maris... » est l’un de ces héros de papier socialement impossibles. En effet, dans ce récit science-fictionnel, un narrateur à la première personne décrit son existence dans un monde renversé où les humains vivent « de nouveau sous le régime du matriarcat » (R, p. 17). Celui-ci, qui malgré sa condition d’homme possède une intelligence « au-dessus de la moyenne » (R, p. 17), a « parfois l’espoir d’un changement » (R, p. 17). Mais « quand quelquefois [il] essaye de susciter une révolte, [ses] compagnons [le] regardent affolés et s’écartent de [lui] avec méfiance » (R, p. 18). C’est que le héros de la nouvelle est un esclave sexuel : « Dès ma plus tendre enfance, j’ai été initié à toutes les subtilités des rites que les femmes viennent célébrer ici, pour oublier les fatigues de leurs journées lourdes de travail et de responsabilités » (R, p. 19). Tout le récit est évidemment teinté de cet humour noir dont nous avons déjà expliqué le fonctionnement et les effets à partir d’autres nouvelles.

Comme le souligne Philippe Hamon dans *L’ironie littéraire. Essai sur les formes de l’écriture oblique*, « [i]l s’agit, dans l’ironie, plus souvent, soit d’inverser ou de permuter des rapports, soit de contester ou de disqualifier globalement des modes et des structures d’argumentations ou de raisonnements, plutôt que de prendre simplement le contraire d’un

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 207.

mot<sup>47</sup> ». Dans « Je vous salue, Maris... », Kaplan renverse ironiquement les rapports de pouvoir entre les sexes, mais elle exclut également certaines argumentations. C'est notamment le cas lorsque le narrateur rapporte les paroles des femmes qui cherchent maladroitement à le consoler :

Vous ne serez jamais heureux, me disent-elles. Vous pensez trop. À quoi bon ? il est plus simple de vous résigner. De toute façon, vous ne pouvez pas changer la condition de l'homme. On ne peut pas modifier un état de fait établi. Comment expliquez-vous que les grands créateurs soient toujours des femmes ? ajoutent-elles avec une douceur teintée de quelque agacement. (*R*, p. 18)

Il s'agit du type de justification dogmatique à laquelle les défenseurs de l'égalité entre les sexes doivent faire face. Le fait que les rôles sexués soient renversés dans ces affirmations déclenche le rire du lecteur parce qu'il a l'habitude d'entendre (et de vivre) le contraire. Kaplan utilise sensiblement le même procédé lorsqu'elle met dans la bouche de son personnage masculin les paroles suivantes : « C'est l'éternel masculin avec ses faiblesses et ses roueries. On ne peut guère se fier au sexe faible » (*R*, p. 18). Mais, comme le fait comprendre Philippe Hamon,

si faire de l'ironie consiste à vouloir remplacer une norme jugée comme négative par une autre évaluée par l'ironisant comme plus positive [...], on peut faire l'hypothèse que ces deux normes devront avoir, dans le texte, quelque incarnation effective et remarquable. Certains personnages, certains objets, certains textes devront représenter ces deux systèmes de valeurs<sup>48</sup>.

De fait, la nouvelle « Je vous salue, Maris... » met en scène une norme sociale que Kaplan juge négative : les rapports de pouvoir entre les sexes. Cette norme est toutefois contrebalancée par une autre, que la nouvelliste évalue de façon beaucoup plus positive. Tandis que les hommes et les femmes représentent la hiérarchie sociale critiquée par

---

<sup>47</sup> Philippe Hamon, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, p. 23.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

l'auteure du *Réservoir des sens*, les « androgynes troublants aux yeux semés de poussières d'or » (*R*, p. 19-20) incarnent le chemin à suivre. Le narrateur de la nouvelle le confirme : « Nous, les hommes, et les femmes qui aujourd'hui nous dominent, disparaîtrons dans les siècles à venir. Et je crois que ce ne sera que justice » (*R*, p. 20). Le message de Kaplan est simple : débarrassons-nous du cadre binaire qui régit le sexe et le *gender* puisqu'il est tout aussi redoutable lorsqu'il place les femmes en haut de la hiérarchie sociale. En d'autres mots, privilégions l'androgynie, celle des apparences physiques (par le biais du travestissement vestimentaire, des attitudes, des comportements, etc.) et de l'être : ouvrons les possibilités en matière de *gender* et cessons de justifier, par des argumentations catégoriques, des rapports de pouvoir entre les sexes qui ne peuvent que nuire à leur entente, but ultime de l'être ensemble.

Il est cependant à se demander si ce message est toujours d'actualité car pour être lisible, le texte ironique ne doit pas être décontextualisé dans le temps. En effet, l'ironie fait constamment allusion aux valeurs du moment, et comme les valeurs qui constituent le réel peuvent varier plutôt rapidement, le texte ironique risque de devenir incompréhensible quelques années après sa publication<sup>49</sup>. Ainsi, l'ironie du *Réservoir des sens* s'avère plus facilement déchiffrable pour le lecteur qui connaît le contexte de sa parution. Stella Behar le décrit explicitement dans « L'écriture surréaliste de Nelly Kaplan » :

Les fictions littéraires et cinématographiques de Kaplan la placent au centre de cette génération, pour qui Éros est compris comme principe de création, de subversion et de libération, et dont le signe corollaire se traduit par la montée des mouvements et réflexions féministes des années soixante-dix. C'est la période en France où Simone de Beauvoir adhère au Mouvement de libération de la femme (1972), où Hélène Cixous, Luce Irigaray, Julia Kristeva, pour n'en nommer que quelques-unes, osent, au-delà de la libéralisation de la pilule contraceptive et de l'avortement, dénoncer une conception essentialiste de la

---

<sup>49</sup> Voir *ibid.*, p. 39.

femme qui l'exclut de tous les réseaux d'échange de pouvoir, économiques, intellectuels ou créateurs<sup>50</sup>.

Lorsqu'en 1966, année de la mort de Breton, Kaplan publie *Le réservoir des sens*, elle se situe à la croisée des chemins entre la fin du mouvement surréaliste et l'avènement du féminisme. Dans « Je vous salue, Maris... », l'ironie kaplanienne renverse les rôles sexués pour faire voir, de manière presque caricaturale, aux hommes qui se préparent à vivre la révolution sexuelle, ce que c'est que d'être le sexe subalterne dans une société où ne règne pas l'égalité des sexes revendiquée haut et fort par Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe*. La nouvelliste aborde la question du pouvoir intellectuel (« Les hommes n'inventent jamais rien » [R, p. 18]), créateur (« Ils ne créent jamais rien de saisissant » [ibid.]), économique (« Elles se sont admirablement arrangées pour nous donner l'essentiel : le gîte, le couvert et même le confort » [ibid.]) et sexuel (« Elle approche et, d'une voix noyée par l'abus des liqueurs martiennes, elle me salue. Puis, elle commence à me déshabiller » [R, p. 20]). Kaplan prend position sur ces questions, d'une importance capitale pour la libération sexuelle, et exprime l'urgence pour la femme de s'émanciper. Elle le fait à travers une œuvre mettant en jeu une ironie qui prône cette libération, mais qui souligne aussi ses failles. Comme l'explique Behar, promouvoir « la libéralisation du produit femme n'a pas libéré la femme, mais a en fait proposé le sexe (par l'image notamment qui fait aujourd'hui la force des médias) comme un produit de consommation de masse<sup>51</sup> ». C'est l'une des raisons pour lesquelles le recueil de nouvelles est toujours d'actualité : malgré la révolution sexuelle, au sein de notre société de consommation, la femme, et plus particulièrement son image, sont des produits comme les autres, consommés à outrance.

---

<sup>50</sup> Stella Behar, *loc. cit.*, p. 276-277.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 288.

Si Kaplan remet en question les rapports de pouvoir entre les sexes dans son recueil, il y a aussi un principe de « piraterie » à l'œuvre chez la nouvelliste comme le fait remarquer Oberhuber. Cette stratégie lui permet de remettre en question certains textes de la culture et de la littérature occidentales. Il semble d'ailleurs important de se pencher sur cette caractéristique majeure du recueil parce qu'il est impossible de faire la lecture du *Réservoir des sens* sans prendre en considération l'érudition de son auteure<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup> Voir Andrea Oberhuber, « Configurations “autographiques” dans *Mémoires d'une liseuse de draps* de Belen/Nelly Kaplan, ou comment déclencher le fou rire », dans Sascha Bru et autres (dir.), *Europa ! Europa ? The Avant-Garde, Modernism and the Fate of a Continent*, Berlin/New York, Walther de Gruyter, 2009, p. 375.

## JEUX INTERTEXTUELS

Le recueil de nouvelles regorge d'intertextes que Kaplan détourne, le plus souvent, de manière ironique. Comme le souligne Colaux, « il y a chez la Flibustière, et jusque dans ses frasques les plus débridées, un amour immodéré de la culture, une gourmandise<sup>53</sup> ». Dans *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Gérard Genette décrit l'intertextualité comme « la présence effective d'un texte dans un autre<sup>54</sup> ». Au sein du *Réservoir des sens*, la coprésence de plusieurs textes se manifeste dans le paratexte, sous forme d'épigraphes, et dans les nouvelles elles-mêmes, sous forme de relations hypertextuelles au sens où l'entend Genette : « toute relation unissant un texte B (que j'appellerai *hypertexte*) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, *hypotexte*) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire<sup>55</sup> ». Proposée par Julia Kristeva dans *Sēmeiōtikē*<sup>56</sup>, la notion d'intertextualité oblige le lecteur à recourir à son savoir pour participer à l'élaboration du sens. De plus, les références culturelles et littéraires ne peuvent pas être définies de façon univoque : elles prennent des significations différentes à chaque époque et dans chacune des œuvres où elles sont évoquées<sup>57</sup>.

### **Intertextualité *in præsentia* : les épigraphes**

L'épithète « *in præsentia* » désigne ici les intertextes dont les sources sont mentionnées. C'est le cas des épigraphes, ces citations placées en tête d'un livre, d'un chapitre ou d'une nouvelle. Pour Nathalie Piégay-Gros, « [l]a citation apparaît légitimement

---

<sup>53</sup> Denys-Louis Colaux, *op. cit.*, p. 61.

<sup>54</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>56</sup> Julia Kristeva, *Sēmeiōtikē : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.

<sup>57</sup> Voir Nathalie Piégay-Gros, *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, p. 88-89.

comme la forme emblématique de l'intertextualité<sup>58</sup> ». Kaplan rend visible l'insertion d'autres textes dans ses récits en recourant, en exergue de chacune des nouvelles de son recueil, à des épigraphes. Celles-ci se différencient d'autant plus du corps du texte grâce aux codes typographiques tels que le décalage, l'italique, les guillemets, les parenthèses et les petites majuscules. Les citations du *Réservoir des sens* sont également rendues perceptibles par des indices sémantiques comme le nom de l'auteur du texte évoqué. Un lecteur n'a pas besoin d'être particulièrement perspicace ou cultivé pour reconnaître une épigraphe, mais pour l'interpréter, il doit accorder la plus grande attention au texte cité et au sens qu'il prend lorsqu'il est placé dans un nouveau contexte. Autrement dit, si la citation d'un auteur ou d'une phrase est explicite, elle n'en est pas moins complexe. D'ailleurs, elle dépasse souvent les fonctions d'autorité et d'ornement qui lui sont généralement attribuées<sup>59</sup>. Selon Piégay-Gros,

[L]es épigraphes, loin de constituer un simple ornement, sont [...] une invitation à la compréhension, à l'interprétation et à la relecture. [...] Les épigraphes peuvent en effet apparaître comme des nœuds de sens qui rassemblent les thèmes que l'écriture va non pas développer, mais disséminer tout au long du roman : elles appellent alors une lecture rétrospective. C'est *a posteriori* que le lecteur pourra comprendre non seulement la valeur de passage fédérateur de l'épigraphe, mais aussi la manière dont elle indique comment le texte peut, ou doit, être lu. Elles stimulent la lecture parce qu'elles suspendent le sens du texte et le rendent énigmatique ; elles sont aussi une incitation à la relecture<sup>60</sup>.

Les épigraphes participent pleinement au sens du texte : après avoir fait la lecture d'une nouvelle, le lecteur est en mesure de comprendre le lien tissé entre le récit et son épigraphe. Ce n'est effectivement qu'après avoir terminé la lecture des nouvelles que la citation placée en exergue de l'édition de 1966 du *Réservoir des sens* prend tout son sens. « Magnifique, la

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>59</sup> Voir *ibid.*, p. 46-48.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

luxure...<sup>61</sup> » d'Arthur Rimbaud constitue une épigraphe particulièrement représentative du recueil où l'érotisme est une source de création, de subversion et d'émancipation. Quand on sait que Rimbaud a écrit « [q]uand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme – jusqu'ici abominable – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi<sup>62</sup> », il n'est pas surprenant de voir Kaplan se réclamer de cette lignée poétique. Pourtant, l'épigraphe de 1966 est retirée de l'édition de 1995, comme si l'auteure du *Réservoir des sens* ne désirait plus que son recueil de nouvelles soit placé sous le signe d'Éros ni de la luxure.

Les épigraphes peuvent également permettre de rompre avec la tradition. Comme le note Piégay-Gros, « [s]i l'intertextualité peut constituer une force de liaison, capable d'inscrire le texte dans une filiation d'œuvres, elle peut à l'inverse représenter une force de rupture qui met à mal la tradition, bafoue l'autorité des modèles et modifie profondément le statut et la nature du texte<sup>63</sup> ». C'est le cas notamment au début de la nouvelle « Je vous salue, Maris... » dont le titre est un calembour où Kaplan s'amuse avec la prière catholique adressée à la Vierge Marie, idéal de l'Immaculée Conception curieusement valorisé par Breton et Soupault dans leur texte éponyme. L'épigraphe de cette nouvelle reprend le *Notre père* et substitue au mot « mal » le terme « mâle » : « ... et délivrez-nous du mâle. Ainsi soit-il » (*R*, p. 17). Cette citation est d'ailleurs qualifiée de « Rituel du Matriarcat » (*ibid.*). En modifiant une prière chrétienne adressée à Dieu et en faisant de ce qui pourrait être considéré comme l'hymne du patriarcat, le rituel du matriarcat, Kaplan s'évertue à rompre

---

<sup>61</sup> Belen, *Le réservoir des sens*, Paris, La Jeune Parque, 1966, p. 5.

<sup>62</sup> Arthur Rimbaud, *Lettres du voyant*, 1871, cité par Stella Behar dans « Belen : gourme et gourmandises (*Mémoires d'une liseuse de draps* ou Le néo-surréalisme des années soixante-dix chez Nelly Kaplan) », *Symposium : A Quaterly Journal in Modern Literatures*, vol. 50, n° 1, p. 8.

<sup>63</sup> Nathalie Piégay-Gros, *op. cit.*, p. 135.

avec la tradition religieuse où la figure du père symbolise la toute-puissance. En effet, la nouvelliste choisit de détruire l'autorité du modèle chrétien et modifie le statut et la nature du texte religieux en y renversant les rapports de pouvoir entre les sexes. La pratique de l'intertextualité dans le *Réservoir des sens* ne se limite toutefois pas aux épigraphes, les références intertextuelles abondent également dans les nouvelles elles-mêmes.

### **Intertextualité *in absentia***

Quand une forme d'intertextualité n'expose pas le texte autre auquel elle renvoie, elle établit une relation *in absentia*<sup>64</sup>. Parmi les nouvelles du *Réservoir des sens*, nous pouvons identifier plusieurs récits que Genette qualifierait de travestissements burlesques. Il s'agit, selon lui, du texte obtenu lorsqu'un écrivain réécrit une œuvre noble dans un style familier ou lorsqu'il substitue aux détails thématiques de ce texte des détails thématiques vulgaires ou anachroniques<sup>65</sup>. Avec sa nouvelle blasphématoire intitulée « Aimez-vous les uns sur les autres » Kaplan illustre ce qu'est le travestissement burlesque en réécrivant certains passages du *Nouveau Testament*. En effet, dans cette version du récit canonique où la parabole de la porte étroite, évoquée en épigraphe, prend une connotation érotique, Jes et Jud partagent une amitié qui soulève des soupçons : « il y avait quelque chose de trouble dans la tendre amitié de Jes pour Jud, dans l'adoration de celui-ci à l'égard de son Maître, ne jurant que par sa barbe, ses paroles, ses actes » (*R*, p. 64). La nouvelle raconte l'histoire de Jes, qui ouvre une boutique qu'il appelle « Au Royaume des Yeux » (*ibid.*), et d'un groupement d'entreprises concurrent qui cherche à le discréditer sans y parvenir. Le propriétaire du trust rival met sur le chemin de Jes et de ses apôtres « une ravissante starlette,

---

<sup>64</sup> Voir *ibid.*, p. 48.

<sup>65</sup> Voir Gérard Genette, *op. cit.*, p. 67.

déjà fameuse par ses initiales M. M. » (*R*, p. 65) : l'allusion à Marie-Madeleine et à Marilyn Monroe, deux icônes du féminin, est évidente. Par la suite, Jud devient fou de jalousie parce que « Jes, ébloui, se consac[re] tout entier à admirer M. M. » (*ibid.*) et il décide de se venger. Il indique donc aux concurrents « comment tendre une embuscade à celui qui avait été son ami » (*R*, p. 66). Jes meurt « comme le héros d'un mauvais western » (*ibid.*) et Jud, rendu impuissant puisque « ayant trop reçu, il [a] perdu l'habitude de donner » (*ibid.*), se suicide par pendaison. Tirer *Le Nouveau Testament* vers le burlesque signifie transposer son style noble en style familier, ce que fait Kaplan, notamment en attribuant à ses personnages les diminutifs Jes et Jud. Mais c'est aussi remplacer les détails thématiques évangéliques par des détails plus vulgaires et plus modernes : l'homosexualité de Jes et de Jud, le fait que Jes soit un optométriste, les « immenses panneaux au néon qui noi[ent] la ville sous un slogan ironique » (*R*, p. 64), Marilyn Monroe ou l'impuissance de Jud. Ainsi, Kaplan traite le texte biblique de manière impie et impudique, comme s'il s'agissait d'un scénario de base qu'elle pouvait adapter aux temps modernes. La nouvelliste s'en prend à la religion chrétienne, basée sur une vision dichotomique des identités sexuées, qui place l'homme physiquement et psychologiquement au-dessus de la femme. En effet, Jésus et Dieu lui-même sont des entités masculines qui instaurent la loi du Père. En les travestissant de façon burlesque, Kaplan attaque de son humour une tradition religieuse qui perpétue les rapports de pouvoir entre les sexes. Ce procédé ne représente toutefois qu'une des nombreuses formes que peut prendre l'intertextualité.

De la narratrice moitié femme, moitié panthère, rappelant le tableau *Œdipe et le Sphinx* de Gustave Moreau évoqué dans la première nouvelle du recueil, à Yvan Pavlov, en passant par le « robot Cornélius dont on ne peut manquer tant l'allusion à Hoffman qu'au

*Grand Masturbateur* de Dali<sup>66</sup> », le recueil de nouvelles de Kaplan représente un véritable réservoir d'allusions littéraires, culturelles et scientifiques. Les multiples narratrices, mais aussi les quelques narrateurs, se font pirates de diverses œuvres et égalent ainsi leur créatrice. Au sujet de *Mémoires d'une liseuse de draps*, Oberhuber note que « le lecteur reconnaît une série de phrases et de vers extraits du canon littéraire pour se rendre compte que, très souvent, les citations ont été travesties et chargées d'un nouveau sens érotique<sup>67</sup> ». La même stratégie de détournement et d'érotisation est à l'œuvre dans *Le réservoir des sens*. Citons quelques exemples : « Hélas, la chair est faible et elles ont lu tous les livres » (*R*, p. 19) renvoie à « Brise marine » de Mallarmé ; « Mais ça ne me distrait pas, moi, le plaisir des autres » (*R*, p. 23) est emprunté à Huysmans dans *À rebours* ; quant à la phrase « la ville fut ainsi témoin du plus éblouissant dérèglement raisonné ou non de tous les sens que poète n'eut jamais contemplé » (*R*, p. 98), elle renvoie évidemment aux *Lettres du voyant* de Rimbaud. La nouvelliste utilise le second degré pour s'approprier un héritage. Piller la littérature permet notamment à Kaplan de s'inscrire dans la filiation des créateurs et des penseurs qu'elle admire<sup>68</sup>. Il est cependant étrange que ces récits prônant l'égalité entre les sexes n'empruntent que les mots des hommes, comme l'explique Oberhuber :

Cette inscription dans une tradition – par ailleurs exclusivement masculine – semble impliquer chez la flibustière la remise en cause d'une vision hégémonique, basée sur les grandes autorités de la culture européenne. Le fait de désacraliser voire de *libidiniser* des vers ou adages ouvre l'espace à une nouvelle compréhension de certains lieux communs de l'histoire culturelle et littéraire.<sup>69</sup>

---

<sup>66</sup> Stella Behar, « Belen : Plaidoyer pour une Aphrodite désenchaînée », dans Behar, Henri (dir.), *Mélusine N° XII Lisible-Visible*, Paris, L'Âge d'Homme, 1991, p. 231.

<sup>67</sup> Andrea Oberhuber, « Configurations "autographiques" dans *Mémoires d'une liseuse de draps* de Belen/Nelly Kaplan, ou comment déclencher le fou rire », *op. cit.*, p. 384.

<sup>68</sup> Voir *ibid.*, p. 386.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 385-386.

En réécrivant les paroles de grands auteurs et penseurs dont la réputation est sacro-sainte, Kaplan bouscule la hiérarchie qui les rend intouchables.

Pour effectuer ce bouleversement, la nouvelliste utilise un style d'écriture qui s'apparente au bricolage. Piégay-Gros décrit comment cette pratique permet de rompre avec la tradition en rejetant toute forme d'autorité :

En effet, citer sur le même plan des extraits d'œuvres classiques et des coupures de presse ou des slogans publicitaires, c'est araser les écrits, faire fi des principes hiérarchiques qui sont censés la structurer. C'est aussi mettre à égalité ce qui est réputé valoir par sa permanence – les « grandes œuvres du passé » – et ce qui, marqué par le sceau de la précarité et de l'éphémère, est voué à une rapide disparition. [...] Tout se passe donc comme si l'intertextualité n'était plus conçue sur un mode vertical – celui de la succession et de la hiérarchie des œuvres –, mais sur un mode horizontal – celui du nivellement et de l'égalité de tous les écrits.<sup>70</sup>

L'intertextualité telle que pratiquée par l'auteure du *Réservoir des sens* vise à déconstruire les hiérarchies et à replacer tous les auteurs et les penseurs de l'histoire culturelle occidentale sur un pied d'égalité, comme dans une tentative de nivellement. La critique des rapports de pouvoir entre les sexes passe, chez Kaplan, par un jeu de références à de « grands récits » : ces références sont conçues à la fois comme des hommages aux Anciens et comme des irrévérences envers des valeurs jugées désuètes. En effet, « [i]nvoquer Baudelaire, Rimbaud, Des Esseintes ou Gustave Moreau, c'est revendiquer une vision critique sur la société et les comportements mythiques qui la cimentent<sup>71</sup> », pour emprunter les mots de Behar.

---

<sup>70</sup> Nathalie Piégay-Gros, *op. cit.*, p. 145-146.

<sup>71</sup> Stella Behar, « L'écriture surréaliste de Nelly Kaplan », *op. cit.*, p. 284.

## CONCLUSION

En accord avec Calle-Gruber, nous proposons que Kaplan n'est « [n]i féministe, ni misogynne, ni misandre », qu'elle « revendique une “création androgyne” »<sup>72</sup>. L'analyse du recueil *Le réservoir des sens* avait pour but de mettre en évidence ce que nous appelons la poétique androgyne caractéristique de la manière dont l'auteure brouille perpétuellement les rôles sexués et les identités sexuelles à travers son écriture.

Bien que cet essai soit divisé en deux parties distinctes, dont la première est consacrée au rire de Kaplan et la seconde, aux jeux intertextuels, on aura compris que les deux sujets s'amalgament et qu'il est difficile d'en examiner un sans évoquer l'autre. En effet, la poétique kaplanienne fourmille d'intertextes et repense les enjeux identitaires au moyen de stratégies d'écriture où règnent l'humour (noir) et l'ironie irrévérencieuse. L'examen du rire de la nouvelliste et de son rapport aux textes fondateurs de la civilisation occidentale (la Bible, les poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, etc.) dans *Le réservoir des sens* a démontré les fonctions de certaines modalités de réécriture que voici.

La nouvelliste s'inspire de la poétique surréaliste (dont elle se sent sans aucun doute héritière), mais elle la modifie pour en souligner les défauts. Grâce à ce double procédé, d'inscription dans le mouvement surréaliste et de prise de distance par rapport à certaines idées et idéologies désuètes, Kaplan fait émerger une poétique en faveur de l'androgyne. Contrairement à Behar qui inscrit la démarche de Belen uniquement dans la tradition

---

<sup>72</sup> Mireille Calle-Gruber, *op. cit.*, p. 167.

surréaliste<sup>73</sup>, Colaux rappelle, à juste titre, qu'il ne faut pas regarder l'œuvre de Kaplan comme une œuvre surréaliste puisqu'elle est essentiellement kaplanienne<sup>74</sup>. Quant aux travestissements que Belen fait subir à ses personnages, ils lui permettent de démontrer que les attributs du « féminin » et du « masculin » ne sont que des masques que les sujets choisissent d'endosser. Or, ces performances de rôles sont pensées, selon Butler, pour faire apparaître les identités sexuées et sexuelles comme des données « naturelles ». Kaplan semble ironiser ce que Butler appelle la « naturalisation » des identités « hommes » et « femmes »<sup>75</sup>. Renverser les rôles, féminiser les personnages masculins et viriliser les personnages féminins revient à vouloir porter un regard critique sur la hiérarchie sociale, dans ces années précédant la révolte de mai 68. Il est vrai, comme le constate Behar, que « [s]aturés de références politiques, ses récits attaquent toutes formes d'oppression<sup>76</sup> ».

Quant à l'intertextualité, comme il était impossible d'en faire une analyse exhaustive, il a d'abord été question de la fonction des épigraphes du recueil. Celles-ci permettent à la nouvelliste de rendre visible l'influence de certains auteurs et de leurs œuvres dans sa propre écriture. Elles participent également au sens du texte en tissant des liens avec les récits convoqués ou en rompant avec des traditions discriminatoires. En ce qui concerne les relations hypertextuelles, l'accent a été mis sur la pratique du travestissement burlesque, qui permet à Kaplan de remettre en question les grands textes de la littérature et de l'histoire culturelle occidentale, mais aussi sur la façon dont la nouvelliste s'inscrit dans une lignée de penseurs, d'artistes et d'auteurs. La « piraterie » dans *Le réservoir des sens* permet à Belen de déconstruire la hiérarchie en place chez ses pères spirituels et de rejeter toute forme d'autorité.

En somme, la caractéristique qui ressort de la majorité des analyses portant sur l'œuvre littéraire ou cinématographique de Nelly Kaplan est l'expression d'un désir de liberté sans limites, sans entraves. Or, en ébranlant par l'humour et l'ironie les contextes culturels qui produisent des hiérarchies, en déjouant les stéréotypes associés au sexe biologique, en

---

<sup>73</sup> Voir Stella Behar, « Belen : Plaidoyer pour une Aphrodite désenchaînée », *op. cit.*, p. 230.

<sup>74</sup> Voir Denys-Louis Colaux, *op. cit.*, p. 44.

<sup>75</sup> Voir Judith Butler, *op. cit.*, p. 272-273.

<sup>76</sup> Stella Behar, « Belen : Plaidoyer pour une Aphrodite désenchaînée » *op. cit.*, p. 230.

critiquant des traditions et des idées sclérosées, l'idéal de l'androgynie permet au lecteur, par le truchement des personnages déjantés imaginés par Kaplan, de goûter à cette liberté et d'éclater en fous rires, de concert avec l'auteure. En effet, ces textes « se revendiquant toujours, dans l'acte de création, du postulat d'androgynie<sup>77</sup> » nous font échapper, l'espace d'une lecture, à la tyrannie des normes et nous rappellent avec humour qu'il ne tient qu'à nous de nous y soustraire.

---

<sup>77</sup> Andrea Oberhuber, « Configurations “autographiques” dans *Mémoires d'une liseuse de draps* de Belen/Nelly Kaplan, ou comment déclencher le fou rire », *op. cit.*, p. 387.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. CORPUS PRIMAIRE :

Kaplan, Nelly. *Le réservoir des sens suivi de La gardienne du temps*, Le Castor Astral, Paris, 1995, 132 p.

### 2. CORPUS SECONDAIRE :

Belen. *Mémoires d'une liseuse de draps*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1974, 209 p.

Belen. *Le réservoir des sens*, La Jeune Parque, Paris, 1966, 143 p.

Platon. *Le banquet*, Paris, Flammarion, 2000, p. 114-121.

### 3- OUVRAGES CRITIQUES :

#### a) Sur Belen/Nelly Kaplan et *Le réservoir des sens*

Behar, Stella. « Belen : gourme et gourmandises (*Mémoires d'une liseuse de draps* ou Le néo-surréalisme des années soixante-dix chez Nelly Kaplan) », *Symposium : A Quaterly Journal in Modern Literatures*, n°50, 1, p. 3-15.

Behar, Stella. « Belen : plaidoyer pour une Aphrodite désenchaînée » dans Henri Behar, (dir.). *Mélusine N°XII Lisible-Visible*, Paris, L'Âge d'Homme, 1991, p. 229-236.

Behar, Stella. « L'écriture surréaliste de Nelly Kaplan », dans Georgiana M.M. Colville et Katharine Conley, (dir.). *La femme s'entête. La part du féminin dans le surréalisme*, Paris, Lachenal et Ritter, 1998, 401 p.

Calle-Gruber, Mireille et Pascale Risterucci (dir.). *Nelly Kaplan : le verbe et la lumière*, Paris, L'Harmattan, 2004, 215 p.

Colaoux, Denys-Louis. *Nelly Kaplan : portrait d'une flibustière*, Paris, Dreamland Éditeur, 2002, 159 p.

Calle-Gruber, Mireille, « Les yeux de la langue, l'oreille des images de Nelly Kaplan. Et quoi de l'érotique ? », dans Guillaume Bridet et Anne Tomiche (dir.). *Genres et Avant-Gardes*, Paris, L'Harmattan, 2012, 189 p.

Oberhuber, Andrea. « Configurations « autographiques » dans *Mémoires d'une liseuse de draps* de Belen/Nelly Kaplan, ou comment déclencher le fou rire », dans Sascha Bru et al., (dir.). *Europa ! Europa ? The Avant-Garde, Modernism and the Fate of a Continent*, Berlin, New York, Walther de Gruyter, 2009, p. 373-387.

Wells, Gwendolyn. « Deviant Games », *L'esprit créateur*, n°4, 1991, p. 69-77.

#### b) Sur la critique féministe et le concept du *gender*

Boisclair, Isabelle et Lori Saint-Martin, « Féminin/Masculin : Jeux et transformations », *Voix et images*, vol. 32, n°2 (95), hiver 2007, p. 9-13.

Butler, Judith, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Traduit de l'anglais par Cynthia Kraus, Éditions La Découverte, Paris, 2005 [1990], 283 p.

Irigaray, Luce. *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 2003 [1977], 217 p.

Oberhuber, Andrea, « Postface : Gender Politics et genre de questions littéraires », dans Patrick Farges, Cécile Chamayou-Kuhn et Perin EmelYavuz (dir.). *Le lieu du genre : la narration comme espace performatif du genre*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, 209 p.

### c) Sur le surréalisme

Breton, André. *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, 1971, 188 p.

Gauthier, Xavière. *Surréalisme et sexualité*, Paris, Gallimard, 1971, 381 p.

Rubin Suleiman, Susan, « En marge : les femmes et le surréalisme », *Pleine marge*, n°17, 1993, p. 55-68.

Rubin Suleiman, Susan, « *Surrealist Black Humour: Masculine/Feminine* », *Papers of Surrealism*, n°1, hiver 2003, [En ligne] <[http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal1/acrobat\\_files/Suleiman.pdf](http://www.surrealismcentre.ac.uk/papersofsurrealism/journal1/acrobat_files/Suleiman.pdf)>, Consulté le 10 janvier 2014.

### d) Sur l'intertextualité

Genette, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 467 p.

Kristeva, Julia. *Sēmeiōtikē : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, 379 p.

Piégay-Gros, Nathalie. *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, 186 p.

### e) Autres références

Amossy, Ruth et Anne Herschberg Pierrot. *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 2005, 127 p.

Freud, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, 342 p.

Hamon, Philippe. *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette Supérieur, 1996, 159 p.

Hellégouarc'h, Pascale. « Ironie, parodie, pastiche : au rendez-vous du lecteur », dans Mustapha Trabelsi (dir.). *L'ironie aujourd'hui : Lectures d'un discours oblique*, Sfax, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, 331 p.